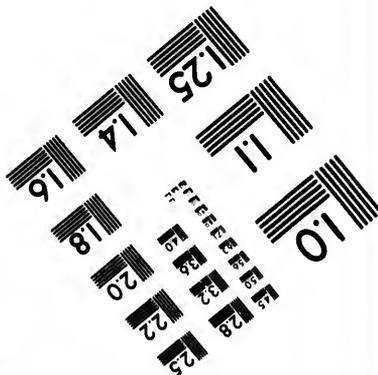
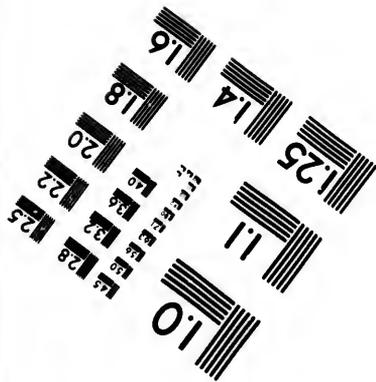
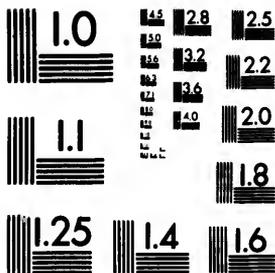


**IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)**



**Photographic
Sciences
Corporation**

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4303

1.5
1.8
2.0
2.2
2.5
2.8
3.2
3.6
4.0

**CIHM/ICMH
Microfiche
Series.**

**CIHM/ICMH
Collection de
microfiches.**



Canadian Institute for Historical Microreproductions / Institut canadien de microreproductions historiques

1.0
1.5
2.0
2.5
3.0
3.5
4.0

© 1984

Technical and Bibliographic Notes/Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers/
Couverture de couleur
- Covers damaged/
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing/
Le titre de couverture manque
- Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material/
Relié avec d'autres documents
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la
distortion le long de la marge intérieure
- Blank leaves added during restoration may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées
lors d'une restauration apparaissent dans le texte,
mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont
pas été filmées.
- Additional comments:/
Commentaires supplémentaires:

- Coloured pages/
Pages de couleur
- Pages damaged/
Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached/
Pages détachées
- Showthrough/
Transparence
- Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary material/
Comprend du matériel supplémentaire
- Only edition available/
Seule édition disponible
- Pages wholly or partially obscured by errata
slips, tissues, etc., have been refilmed to
ensure the best possible image/
Les pages totalement ou partiellement
obscurcies par un feuillet d'errata, une pelure,
etc., ont été filmées à nouveau de façon à
obtenir la meilleure image possible.

This item is filmed at the reduction ratio checked below/
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	12X	14X	16X	18X	20X	22X	24X	26X	28X	30X	32X
						✓					

The copy filmed here has been reproduced thanks to the generosity of:

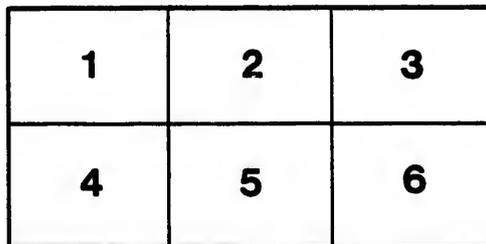
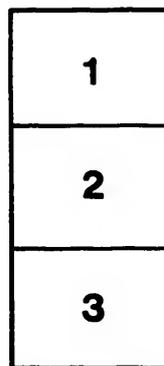
New Brunswick Museum
Saint John

The images appearing here are the best quality possible considering the condition and legibility of the original copy and in keeping with the filming contract specifications.

Original copies in printed paper covers are filmed beginning with the front cover and ending on the last page with a printed or illustrated impression, or the back cover when appropriate. All other original copies are filmed beginning on the first page with a printed or illustrated impression, and ending on the last page with a printed or illustrated impression.

The last recorded frame on each microfiche shall contain the symbol \rightarrow (meaning "CONTINUED"), or the symbol ∇ (meaning "END"), whichever applies.

Maps, plates, charts, etc., may be filmed at different reduction ratios. Those too large to be entirely included in one exposure are filmed beginning in the upper left hand corner, left to right and top to bottom, as many frames as required. The following diagrams illustrate the method:



L'exemplaire filmé fut reproduit grâce à la générosité de:

New Brunswick Museum
Saint John

Les images suivantes ont été reproduites avec le plus grand soin, compte tenu de la condition et de la netteté de l'exemplaire filmé, et en conformité avec les conditions du contrat de filmage.

Les exemplaires originaux dont la couverture en papier est imprimée sont filmés en commençant par le premier plat et en terminant soit par la dernière page qui comporte une empreinte d'impression ou d'illustration, soit par le second plat, selon le cas. Tous les autres exemplaires originaux sont filmés en commençant par la première page qui comporte une empreinte d'impression ou d'illustration et en terminant par la dernière page qui comporte une telle empreinte.

Un des symboles suivants apparaîtra sur la dernière image de chaque microfiche, selon le cas: le symbole \rightarrow signifie "A SUIVRE", le symbole ∇ signifie "FIN".

Les cartes, planches, tableaux, etc., peuvent être filmés à des taux de réduction différents. Lorsque le document est trop grand pour être reproduit en un seul cliché, il est filmé à partir de l'angle supérieur gauche, de gauche à droite, et de haut en bas, en prenant le nombre d'images nécessaire. Les diagrammes suivants illustrent la méthode.

ails
du
odifier
une
nage

rata
o

elure,
à

32X

848
C415

9001

TR. Am 1101 A.M.
CRUISER
Emmot

13/107

L'

DI

ON

E

To
and
re in
hum
If
them
wha

Prin

848
C415

DESIGNER MANAGERS

LE
DESTIN
DE
L'AMERIQUE
OU
DIALOGUES PITTORESQUES

DANS LESQUELS

ON DEVELOPPE LA CAUSE DES EVENEMENTS ACTUELS,
LA POLITIQUE ET LES INTERETS DES PUIS-
SANCES DE L'EUROPE RELATIVEMENT A
CETTE GUERRE;

ET LES SUITES QUE LLE
DEVROIT AVOIR

POUR LE BONHEUR DE
L'HUMANITE,

TRADUIT FIDELEMENT DE L'ANGLAIS.

Composé par F. J. J. J.

To maintain by fire and sword; dominion over the persons
and the property of a people out of the realm, who have no share
in its legislature, contradicts every principle of liberty and
humanity.

If we neither can govern the Americans nor be governed by
them; if we can neither unite with them, nor ought to subdue them,
what remains, but to part with them on as friendly terms as we can?

L O N D O N

Printed for J. B. E. W., No. 28. Paternoster Row; and may be
had of all Bookellers and News-Carriers in Town and Country.

A V I S

QUI SE TROUVE DANS LA QUATRIEME
EDITION ANGLOISE.

A peine cet ouvrage a-t-il paru en Anglois qu'en peu de jours, plusieurs éditions successives ont été enlevées. Les personnages introduits sur la scene, n'ayant pas osé réclamer contre les discours qu'on leur fait tenir, cette piece ne doit pas être confondue avec les fictions imaginées à plaisir, pour amuser les gens désœuvrés. ou soulager ceux qui sont surchargés de *Spleen*. Elle mérite d'être consignée parmi les monumens authentiques qui doivent servir aux races futures, pour savoir l'histoire des grands événemens qui s'offrent à nos yeux, et connoître les Acteurs qui ont joué un rôle dans des scenes si mémorables. L'accueil dont le public a daigné honorer cette production ou plutôt cette rédaction, est dû sans doute aux lumieres qu'elle jette sur l'état des puissances étrangères, que l'on chercheroit envain dans le *Morning chronicle*, dans le *London chronicle*, dans le *Daily Advertiser* et dans les autres recueils périodiques de mensonges, appelés *papiers-nouvelles*. Il faut avouer que ces compila-

leurs négligent trop de se procurer de bonnes correspondances en Hollande, pays où l'état des puissances de l'Europe est jugé avec le plus d'impartialité et où leurs intérêts sont pesés dans une balance plus juste. Les étrangers verront cependant que, quand même nos gazetiers leur prouvent qu'il y a encore parmi nous bien des préjugés nationaux, notre île ne laisse pas de renfermer des hommes éclairés qui savent leur rendre justice. Le dernier dialogue pourra peut-être mécontenter les François et les Espagnols. Mais, s'ils approfondissent bien le Système du *Philosophes*, ils conviendront que son exécution leur seroit aussi avantageuse qu'aux Anglois. Un des plus profonds politiques de nos jours n'a-t-il pas écrit que le meilleur conseil qu'on pourroit donner à l'Espagne, étoit de renoncer à l'Amérique? On ne doit donc pas savoir mauvais gré au *Philosophe* d'avoir préféré le bonheur de l'humanité à celui de tel ou tel peuple. Les nations étrangères ne peuvent donc en ressentir d'autre peine, si non celle de voir que c'est à un Anglois qu'elles sont redevables d'un plan si humain et si beau.

I N
O
S.
LO
LO
LE
LO
LO
LO
Mr
L'A
Mr
Un
Un
D
D
U
L

L E S
I N T E R L O C U T E U R S
O U P E R S O N A G E S S O N T

S. M. B.

LORD NORTH.

LORD WEYMOUTH.

LE DUC DE RICHMOND.

LORD GERMAINE.

LORD BUTE.

LORD SANDWICH.

Mr. STEVENS.

L'AMB. DES E. G.

Mr. DE SIMOLIN.

Un Envoyé de la Cour de FRANCE.

Un MARCHAND D'AMSTERDAM.

Des SECRETAIRES.

Des FAISEURS de PROJETS.

Un PHILOSOPHE.

La scène est au Palais St. JAMES.

D I A L O G U E I.

S. M.

L O R D N O R T H,

E T

LE D U C D E R I C H M O N D.

S. M.

IL y a près de onze ans que les premières étincelles de la discorde s'allumerent en Amérique (*): il y a près de cinq ans que les intrigues d'un petit nombre de chefs audacieux et criminels, abusant de la simplicité crédule de leurs compatriotes,

(*) Dans le discours prononcé par le Roi le 8 Novembre 1768, on trouve ces mots, „ that the spirit of faction had broke out „ *fresh* in some of the Colonies . . . that Boston was in a „ state of disobedience to all law and Government, and had proceeded to measures subversive of the constitution, and attended with „ circumstances that manifested a disposition to throw off their dependence on Great Britain.”

7

engagerent la plupart de mes fideles colonles à lever
l'étendard de la révolte, contre leur mere-patrie.
Vous n'avez, depuis ces deux époques, mon cher
LORD NORTH, cessé de me promettre la prompte
suppression de ces malheureux troubles. Je vous ai
cru; les choses n'ont pas laissé d'aller de mal en pis:
Je crains que nous n'ayons pris une route directe-
ment contraire à celle que nous aurions dû prendre,
et, qu'effectivement, nous n'en ayons trop fait, pour
ramener les rebelles et trop peu pour les réduire.

LORD NORTH.

Quel reproches peut-on me faire? n'ai-je pas en-
voyé en Amerique, le Général Burgoine avec une
grande armée et l'Amiral Byron avec une grande
Flotte? n'ai-je pas envoyé l'Amiral Keppel contre
les François avec une Flotte formidable? Pouvois-
je prévoir que le premier se laisseroit forttement pren-
dre par les troupes les plus méprisables de la terre,
que le second seroit le jouet des vents et que le troi-
sime seroit repoullé dans nos ports, à la suite d'un
engagement où il ne tenoit qu'à lui de détruire tou-
te la Flotte Françoise? Mes mesures n'étoient-
elles pas immanquables? Si Burgoine avoit joint le Gé-
néral Howe, si Keppel avoit battu d'Orvilliers, si
Byron avoit détruit la Flotte de D'Estaing; si la

6

Général Howe avoit attendu Washington à Philadelphie, si ; les Rébelles n'auroient-ils pas été obligés de mettre bas les armes et de recourir à la clémence du Vainqueur?

LE DUC DE RICHMOND.

Vos mesures étoient bonnes et vos espérances légitimes si, doué d'un génie étendu et éclairé, vous eussiez eu la sage précaution de donner des forces plus considérables à ces Amiraux et à ces Généraux; si, par une prévoyance qui ne doit jamais échapper à l'oeil d'un Ministre pénétrant, vous eussiez calculé les probabilités et pourvu aux événemens qui pouvoient tromper votre attente.

LORD NORTH.

Devois-je employer des forces plus considérables, dans le tems que tout le monde publioit que les Rébelles n'étoient que le rebut de la plus vile canaille, aussi lâche qu'insolente; et qu'il ne falloit qu'un Anglois pour battre au moins six François?

LE DUC DE RICHMOND.

Eh voilà le mal! nos ministres actuellement régnans,
au

lieu d
nés,
préju
zettie
suivre
tent l
de la
petits
et ne
sent.
CHAT
neveu
ment
Brita
beau
mini
que d
et ad
ties
anno
et l
les
tru
hu
no
fe
co
fi

lieu de suivre des Systèmes justes et bien combinés, n'ont pour guides que de vains bruits, des préjugés populaires, et les exposés infidels de nos Gazetteurs. Au lieu de frapper des coups décisifs, de suivre des opérations grandes et étendues, qui portent l'empreinte du génie, et annoncent la majesté de la nation, ils ne connoissent que de misérables petits expédients qui les déshonorent, s'ils échouent, et ne leur procurent aucune gloire, s'ils réussissent. Que ne prennent-ils pour modele, LORD CHATHAM, cet illustre patriote dont nos derniers neveux ne prononceront le nom qu'avec attendrissement, et avec qui la gloire, hélas! de l'Empire Britanique, semble être descendue dans le tombeau? Quand la voix du peuple le poussa dans le ministère, la retraite de Bing et la perte de Minorque avoient étourdi les Anglois; son génie brûlant et actif porta l'espoir et la vie dans toutes les parties de l'Empire: des opérations vastes et hardies annoncerent partout le peuple dominateur des mers et le vainqueur des nations. En peu de tems, tous les ports de France furent bloqués, sa marine fut détruite, l'Espagne qui accouroit à son secours, fut humiliée et dépouillée. Il eut mis pour toujours nos ennemis hors d'état de se relever, si l'envie que ses succès faisoient gémir, ne l'eût éloigné d'une cour dont ses vives lumieres offusquoient la vue faible et bornée.

(9)

LORD NORTH.

N'avois-je pas, Mylord, affaire à des ennemis réduits à des expédiens semblables, pour ne pas dire pires ? A quelles pauvres ressources n'avons-nous pas vu le conciliabule des Américains et le ministère de France, avoir recours ? Dans le tems qu'ils éclatèrent contre nous, paraissoit-il nécessaire d'étaler toutes les forces d'une nation déjà épuisée par ces grands coups qui sont selon vous un objet d'admiration et selon moi l'unique cause de notre faiblesse actuelle ?

LE DUC DE RICHMOND.

Ne vaut-il pas mieux frapper à coups sûrs ; et ne gagne-t-on pas plus en faisant à propos des efforts extraordinaires qu'à se ruiner et se consumer en détail ? Vous avez laissé nos ennemis s'élever au niveau de notre grandeur. Vous n'avez pas su prévenir leur jonction formidable. N'est-il pas à craindre qu'avec leurs efforts combinés ils n'achevent de de nous chasser des deux Indes et ne viennent nous dicter la loi dans notre pays ?

LORD.

Tel
ction :
plaisir
sans qu
les d'e
qu'un

Jev
vain à
de l'
(E
pour
de v
regr
ne s
tre
con
sen

LORD NORTH.

Tel est le langage outré des partisans de l'opposition : ils font naître des chimères pour avoir le plaisir de les combattre. Ils ressemblent à ces enfans qui s'amuse à faire voler dans l'air des bulles d'eau et de savon, qu'un souffle fait naître et qu'un souffle détruit.

LE DUC DE RICHMOND.

Je vois bien, Mylord, que le patriotisme parle en vain à des ministres qui ont juré de sacrifier le bonheur de l'Etat et peut-être son existence à leur ambition.

(*En s'adressant à S. M.*) Sire, mon zèle pour vous, ce que je dois à ma patrie, m'obligent de vous dire hardiment la vérité. La fin de votre règne commencé sous les plus brillans auspices, ne sera citée que comme l'époque de la honte de notre nation, si vous ne renvoyez des ministres qui commencent par vous égarer par incapacité et finissent par vous trahir par entêtement.

4

~~1~~

D I A L O G U E II.

S. M.

L O R D N O R T H.

E T

L O R D W E Y M O U T H.

L O R D W E Y M O U T H.

J E viens d'apprendre par mes émissaires dans le continent que la France ne peut remplir les emprunts qu'elle a ouverts, qu'elle ne peut recruter les matelots que la guerre enlève, et que nous avons tout à espérer de l'état déplorable où nos braves armateurs ont réduit son commerce, et du découragement naturel à cette nation, aussi vive à s'engager à la première lueur d'espoir que facile à se rebuter au moindre revers.

L O R D N O R T H.

Je l'avois prévu. J'ai toujours su apprécier les ressources de la France. Tout ce que je craignois, c'est, qu'ayant confié ses finances à un Nonconfor-
fon-

liste
fonder
chang
n'est
que fa
sée de
feroie
faire
tion
logue
a per
ne se
tats
une
se é
qu'
terr
ion
vau
un
Et
ce
g
t
t
f

miste, calculateur subtil, le Roi n'eût en vue de fonder les dispositions du peuple, pour faire des changemens utiles. Je vois maintenant que Necker n'est, ainsi que moi, qu'un homme à expédiens; et que sa qualité d'étranger lui ôtera toujours la pensée de proposer des innovations nécessaires, mais qui seroient trop de mécontents. Tant qu'il ne pourra faire des emprunts représentés par des taxes proportionnelles, ils ne seront ni faciles à remplir, ni analogues aux besoins de l'Etat. Ce gouvernement a perdu tout son crédit. Ainsi, tant que ces impôts ne seront assis ni ces emprunts garantis par les Etats de la nation, jamais la France ne sera pour nous une rivale formidable. Ce sera toujours une masse énorme qui ne pourra lutter contre ses ennemis, qu'avec de grosses chaînes; tandis que l'Angleterre plus petite à la vérité, mais ayant, à l'aide de son crédit national, tous ses mouvemens libres, prévaudra toujours avec les forces de l'impulsion sur une puissance qui n'a que les forces de la pesanteur. Et comme les François n'auront pas la patience nécessaire dans une guerre qui doit traîner en longueur, nous gagnerons beaucoup, si nous gagnons du tems. L'Amérique, désolée par les courses de nos troupes, se découragera peu à peu: nos partisans dans ce pays saisiront l'occasion pour répandre adroitement qu'elle ne peut pas plus exister sans nous, que le corps humain ne peut subsister sans tête.

S. M.

E II.

H.

dans le
 emprunts
 matelots
 à espérer
 t réduit
 à cet-
 e leur
 vers.

les
 ois,
 for-
 on-

S. M.

Je ne sais où vous puisez toute votre science, Mylord; mais, quand vous parlez, vous êtes toujours sûr de me convaincre: tout ce que vous venez de dire me parait d'une vérité, à la quelle il n'y a rien à répliquer. Si donc, comme il arrive toujours, nous esuyons des revers, je suis résolu d'en inférer, que l'erreur est dans les événemens et non pas dans vos conjectures. Mais ce Sartine, dont vous ne parlez pas, il nous a joué un vilain tour. Je ne sais quel frémissement mêlé d'effroi s'empare de mes sens, toute les fois que je pense à cet homme.

LORD WEYMOUTH

Je vous avouerai, Sire, que c'est effectivement l'homme dont nous devons le plus nous défier. On a cru qu'il n'y avoit pas le moindre rapport entre l'emploi de calculer le nombre des filles de bien nécessaires dans une grande ville, de troubler ces hommes à talens qui savent industrieusement dépouiller des enfans de famille et l'emploi de rendre la vie au corps languissant d'une vaste monarchie. On s'est trompé. Il ne faut pour l'un et l'autre

Pautre
tion, d
ces qu
à coup
créée.
une ri

Ta
reufe
sour
S'il
nous
lign
et l
Vou
éto
ble
co

Autre emploi, qu'un esprit d'ordre, de l'application, de l'activité, de la pénétration. Sartine avoit ces qualités. Des flottes nombreuses sortirent tout à coup des ports de France. Une marine fut créée. L'Angleterre vit reparaître avec étonnement une rivale qu'elle croyoit avoir anéantie,

LORD NORTH.

Tant il est vrai que le génie peut tout. Heureusement qu'avec l'esprit le plus fertile en ressources, Sartine ne fait pas tout ce qu'il voudroit. S'il ne tenoit qu'à lui, je ne doute pas qu'il ne nous opposât bientôt deux à trois cens vaisseaux de ligne: mais la perte du crédit national l'arrêta et lui dit impérieusement: tu n'iras pas plus loin. Vous m'avouerez que nous l'avons furieusement étourdi par la prise de Pondichéry et par la terrible playe que nous avons faite au commerce François. La pitoyable apologie qu'il fit alors!

LORD WEYMOUTH.

Mylord, nous avons tout lieu de nous attendre à de brillans succès. Il sera toujours impossible à la France de soutenir, sans liberté nationale, une guerre maritime, dont la base porte nécessairement

ment sur le crédit national, qui ne peut exister sans liberté (*). Or, il n'y a pas d'apparence que la nation Française recouvre ses droits. Il y a quelques années qu'un de ses contrôleurs - Généraux me jeta dans une peur terrible. Il coupoit dans le vif. Nous étions perdus, s'il fût resté dans le ministère. Ce patriote enthousiaste n'alloit à rien moins qu'à établir une liberté générale de religion et d'industrie. Combien cette opération n'auroit-elle pas attiré d'hommes industrieux et même de matelots en France où ils auroient gagné plus qu'ailleurs et dépensé moins, parceque le pays produit toutes les choses de première nécessité et tant de choses qui rendent la vie agréable! Que d'opulens rentiers, dont les capitaux sont dans les fonds de France, seroient allés demeurer dans ce pays de fées! Combien les effets royaux n'auroient-ils pas augmenté la masse de la circulation! Alors, au lieu de verser chez l'étranger les intérêts de ses dettes, la France les eut répandus dans le même sein où elle les avoit puisés; et les nations voisines, dont les particuliers avoient prêté à la France, eussent été prises pour dupes. Mais, heurcu-

sement

(*) On voit que nos ministres, dans le tems même qu'ils font tous leurs efforts pour établir le despotisme, ne peuvent s'empêcher d'en reconnoître les déplorables effets.

sement
pour de
sans po
astique
Turgo
Minist
crédit
donné
l'Angl

A
condi
envier
ainsi
pour

N
de
de
teu
pa
de
d

sement, nous payâmes dans le pays tant d'écrivains pour décrier ce dangereux ministre, tant de courtisans pour le perdre auprès du Roi; tant d'ecclésiastiques pour soulever le peuple; que le pauvre Turgot n'a pas tenu plus longtems que tous les Ministres qui veulent le bien de leur patrie. Quel crédit la liberté civile et religieuse n'eût-elle pas donné à la France et quel malheur e'eût été pour l'Angleterre!

S. M.

A vous dire le vrai, Louis XVI a bien fait. La condition d'un Roi d'Angleterre n'est gueres à envier. Mais; je crains que la guerre, tirant ainsi en longueur, les ressources ne nous manquent pour subvenir aux frais des opérations qu'elle exige.

LORD NORTH.

Nous ouvrirons des emprunts énormes par voie de Lotterie. Il est vrai que c'est un moyen vicieux de puiser dans les bourses du peuple: il est dangereux de ne pouvoir défendre un état qu'en corrompant ses mœurs: il ne convient gueres à la dignité de notre nation d'avoir recours aux mêmes expédiens qu'on employe, pour réparer un pont de



Campagne (*) ou un hôpital qui tombe en ruines. Mais, si l'argent nous manque, nous aurons recours à nos bons amis les Hollandois, qui ne nous oublieront pas dans le besoin.

S. M.

Il est vrai que, depuis quelque tems, ils ne cessent de nous adresser des plaintes: j'espère cependant terminer cette affaire à l'amiable. Quand tous nos amis semblent s'être concertés pour nous retirer leurs secours, il est à propos de ménager ceux qui nous conservent leurs bourses.

(†) Il y a dans l'original *to repair a country-bridge or a decayed hospital.*



D

B

Provi

Plus

à'allé

d'ent

Char

depé

l'he

dans

tren

té e

acc

D I A L O G U E III.

S. M.

LORD NORTH.

LORD WEYMOUTH

E T

LE DUC DE RICHMOND.

LORD WEYMOUTH.

Bonnes nouvelles! Sire! Bonnes nouvelles! La Georgie est conquise. Toute cette immense Province vient d'abjurer la tyrannie du Congrès. Plus de deux cens habitans ont prêté le serment *d'allégeance*. Le Lieutenant-Colonel Prevost vient d'entrer dans la Caroline: il a pénétré jusqu'à Charles-town: il étoit devant cette ville, quand ses dépêches sont parties: elle est sans doute soumise à l'heure qu'il est. Prevost, en s'avancant toujours dans le cœur du pays, ne manquera pas de rencontrer la grande armée Britanique qui s'avance du côté opposé: les Américains, pris entre deux feux et accablés par le nombre, ne seront que trop heu-

B 2

reux

be en ruines.
s aurons re-
qui ne nous

ils ne ces-
pere cepen-
le. Quand
s pour nous
le ménager

ce or a decayed

D I A-

reux de racheter leurs vies et leurs biens par le sacrifice de leurs droits, et de leurs funestes libertés. L'Amiral Byron nous a promis de nous donner de bonnes nouvelles du comte d'Estaing. Il espère ferrer de si près cette anguille, qu'elle ne lui échappera plus. On dit que sa déconvenue à Ste. Lucie l'a guéri pour toujours des résolutions hardies et des attaques périlleuses.

LORD GERMAINE *entre.*

Bonnes nouvelles! Sire! Bonnes nouvelles! L'Amiral Collier a surpris les Américains dans la Baye de Penobscot. Il a détruit ou forcé les Rébelles à détruire quinze de leurs vaisseaux de guerre: il a brûlé vingt - quatre navires de transport. Leurs troupes, au nombre de quinze cens hommes, ont cherché leur salut dans les forêts: ces maudits rebelles ne manqueront pas de périr dans ces déserts affreux. Ce n'est pas tout. Le Major-Général Tryon s'est présenté devant les villes ou villages de New-haven, de Norwalk, de Greenfield et de Fairfield. On peut dire à sa louange que les ordres du ministère n'ont jamais été exécutés avec plus de précision. Il a porté le dégât, l'incendie et le meurtre partout. Les prières de ces scélérats étant autant de sacrilèges, on a cru servir le ciel en livrant

aux

aux flar
suprém
que ce
face de
meres
roit ni
donne
pas fu
chers
ainsi e
ble ex
leur a
Le Co
se qu
res c
efficac
se sou

Ju
dans
dis
Ho
vo
no
fu
y

aux flammes les édifices où ils invoquoient l'Être suprême contre nous. Comme il seroit à souhaiter que cette race criminelle fût exterminée de la surface de la terre, on n'a pas manqué de maltraiter les meres qui donnoient le sein à leurs enfans; on auroit mis toutes leurs femmes et filles en état de nous donner un sang plus pur; si presque toutes n'avoient pas fui, échevelées et presque nues, dans les rochers d'alentour. Les loyaux - Américains se sont, ainsi que les Hessois, distingués dans cette mémorable expédition: les troupes Angloises n'ont pas démenti leur ancienne bravoure et leur vigueur ordinaire. Le Colonel Tryon observe avec beaucoup de justice que, si cette maniere de faire la guerre n'est gueres conciliable avec l'humanité; elle est cependant efficace pour accabler des gens qui ne veulent pas se soumettre.

LE DUC DE RICHMOND.

Juste ciel! quel affreux système je vois introduit dans une cour à qui notre nation communiquoit jadis son caractère de grandeur d'ame et de générosité! Hommes féroces! hommes impitoyables! vous ne voulez donc dominer que par le fer et le feu! Vous ne voulez donc regner que sur des décombres et sur les cadavres de vos freres et de vos concitoyens! Depuis le commencement de ces malheu-

reux troubles dont votre ambition a attisé le feu, vous n'avez encore combattu que comme des bandes de brigands et comme ces hordes sauvages que vous payez pour vous apporter les dépouilles sanglantes des chevelures de vos concitoyens! Ne voyez-vous pas que ce système, outre qu'il déshonore le nom Anglois, n'est propre qu'à produire un effet directement opposé à vos vues. Vous dites que les Américains font, pour la plus grande partie, affectonnés pour vous: ainsi ces ravages, ces incendies, ces horreurs, ne tombent presque que sur vos amis: est-il un moyen plus capable de les aliéner et de les décider sans retour contre leur mere-patrie?

UN SECRETAIRE *entre.*

Quelles nouvelles! Sire! quelles nouvelles! Le Lieutenant-Colonel Prevost, au lieu de prendre Charles-town, comme il nous l'avoit promis, s'est fait repousser par le Général Lincoln, après avoir perdu plus de mille hommes dans cette expédition. Ce revers peut entraîner la perte de la Georgie. Nous l'aurons échappé belle; si Prevost ne partage pas le triste sort de Burgoine.

LE

Ne
facile

Qu
miral
flotte
Bosto
nent
ont
passé
garn
qu'il
aussi
licé
faire
por

fe
p

LE DUC DE RICHMOND.

Ne vous avois-je pas dit qu'il ne seroit pas si facile de réduire les Américains ?

UN AUTRE SECRETAIRE *entre.*

Quelles nouvelles! Sire! quelles nouvelles! L'Amiral Hopkins a intercepté une partie de notre flotte des Indes occidentales qu'il a conduite à Boston: plusieurs de nos vaisseaux de guerre viennent de tomber entre les mains des Rébelles: ils ont repris d'assaut le fort de Stony-point et passé au fil de l'épée ou fait prisonnière toute la garnison. Il est vrai qu'ils ont détruit ce fort autant qu'ils ont pu: ils n'ont laissé personne dedans; aussi l'avons nous repris avec la plus grande facilité; et ce qui vaut encore mieux, l'intrepide Corsaire Cunningham vient d'être conduit dans nos ports.

LORD NORTH.

Ces pertes sont peu de chose: j'espère qu'elles seront amplement compensées par des nouvelles plus heureuses; voici Lord Bute qui nous en ap-

B 4

por-

LE

porte; car il a une lettre entre les mains. En attendant, pour distraire l'attention du peuple et le consoler; nous ne ferons pas mal d'envoyer à la potence cet infame Corsaire Cunningham.

LORD BUTE.

Hélas Mylord! nous ne sommes en effet malheureux que pour n'avoir pas assez fait pendre. Ce Comte d'Esling, que nous avons tenu si long-tems prisonnier dans la dernière guerre et que nous avons si imprudemment renvoyé en France, au lieu de l'envoyer à *Tiburn*; voilà l'auteur de tous nos revers. Il me souvient qu'avant de quitter l'Angleterre, cet homme que nous regardions comme un insensé, demanda au ciel de voir le jour où nous n'aurions pas un pouce de terre en Amérique. *Dieu me damne* ou je crois que ses vœux commencent à s'accomplir. Les François viennent de nous prendre l'île de St. Vincent. D'Esling a volé ensuite vers la Grenade: mon pauvre neveu le Lord Macartney s'est défendu avec la dernière bravoure: heureusement qu'il n'a pas été blessé; il a préféré de se rendre à discrétion. Il s'attendoit que l'Amiral Byron viendrait le délivrer; l'Amiral est effectivement venu; mais les François l'ont si mal reçu qu'il a jugé à propos d'aller chercher

cher d
faire

Jus
perte
dront
royal
hym
sujet
reve
chac
d'au
corq
à t
déc
me
dan
pe
pe
tr
se
l

cher des renforts: on ne fait pas encore s'il a su leur faire lâcher prise.

S. M.

Juste ciel! Ce malheur n'entraîneroit-il pas la perte de mes treize Colonies? Hélas! que deviendront les Augustes et nombreux rejettons du sang royal, dont l'Être Suprême a daigné bénir mon hymen avec ma chère Charlotte? A peine mes sujets Britanniques daignent-ils leur assigner des revenus conformes à leur rang. Je destinois à chacun une de ces Provinces. Nous aurions fondé d'autres Colonies pour ceux qui viendront encore. Les auroient tenues pendant quelque tems à titre de vice-royauté. L'Angleterre eût été déchargée de leur entretien. Lorsque le grand moment marqué par la providence pour l'indépendance de l'Amérique, seroit arrivé, mon illustre postérité auroit régné sur vingt à trente royaumes peuplés et florissans. L'Angleterre eût toujours trouvé d'utiles et fideles alliés parmi eux. Ce sont de bien méchans Républicains que ces Colons.

R. 5

Mr



Mr. STEPHENS *Secrétaire de*
l'Amirauté entre.

Sire, la fortune semble conjurée contre nous. Paul Jones, avec une escadre sous pavillon Américain, vient de brûler seize bâtimens dans le port de Hull; plusieurs navires marchands sont tombés dans ses mains: enfin le *Seraphis* et le *Scarboroughh*, deux beaux vaisseaux de guerre qui escortoient la flotte du Nord, ont été attaqués par ce forcené et se sont rendus après un carnage affreux. On dit qu'après s'être rassasié de sang, ce détestable pirate s'est sauvé dans les ports de Hollande.

S. M.

S'il a réellement choisi une pareille retraite, le coquin ne m'échappera pas, quand il auroit des lettres de marque signées de la propre main de Louis. Je vais prier mes bons et fideles alliés, les Etats-Généraux, de l'arrêter. Ils ne me refuseront pas ce petit service.

UN

Sire
que n
d'affic
qui la
égare
Franc
Penn
rale
sauvé
noit
Fem
plus
bes,
été
qu'e
prio
te f
tar
ne
Fr
ma
ap
ch
p
d

UN AUTRE SECRETAIRE *entre.*

Sire! On ne sçait plus ce qu'est devenue la flotte que nous avons fait sortir de Plimouth: On vient d'afficher à la bourse une récompense pour celui qui la retrouveroit avec le jeune Prince qui s'est égaré avec elle. Auroit-elle pris les ports de France pour ceux d'Angleterre? Il est sûr que l'ennemi est devant Plimouth. L'alarme est générale sur la côte. La plupart des habitans se sont sauvés, un pied chaussé et l'autre nud. On donnoit vingt guinées pour un carosse. Hommes, Femmes, enfans, c'étoit à qui se montreroit le plus habile à la course. Une forêt d'arbres superbes, rangés en belles allées, tirées au cordeau, a été abattue sur le champ, parce qu'on craignoit qu'elle ne favorisât l'invasion de l'ennemi. Le propriétaire n'étoit pas trop content. Si c'est de cette façon que nous entendons la défense, nous ne tarderons pas à voir les ennemis dans Londres, n'en déplaise au savant Doyen de Gloucester. Les François, éternels plaisans, par conséquent souvent mauvais plaisans, et ne pouvant digérer que nous apellions *Canal Britanique* ce qu'ils apèlent la *Manche*, écrivent que nous n'avons rien à craindre; pance que nous avons les François et les Espagnols dans notre *manche*.

S. M.

S. M.

O Ciel ! Veille sur les jours de mon fils ! préserve le surtout de la fureur d'un insolent et superbe ennemi !

LORD SANDWICH *entre.*

Sire, nos ennemis triomphent. Mais...

S. M. *en l'interrompant.*

Hélas ! quelles nouvelles me donnerez vous de mon fils et de ma flotte ?

LORD SANDWICH,

Sire ! votre fils est sain et sauf. La flotte Britannique est entrée toute entière dans le port de Plimouth, à l'exception du vaisseau l'Ardent. Ce que nous avions prévu, est arrivé. Les ennemis n'ont osé effectuer une descente. Pendant qu'ils se montraient avec autant d'ostentation que d'inutilité devant nos ports, nous sauvions les riches flottes des Indes orientale et occidentale ; et lorsqu'elles ont été en sûreté, nous sommes rentrés hono-

honor
moins
succè
tion
habile
verre
effor
biné
tie
mer.
pré
mi :
n'a

A
pré
ils
tan
re
les
ch
ch
co
vo
b
r
t

honorablement, parceque l'honneur ne consiste pas moins à prévenir les revers qu'à se procurer des succès. En sauvant par ce chef-d'œuvre d'opération politique, notre commerce, nous conservons habilement notre crédit et nos ressources : vous verrez la France s'épuiser peu à peu en stériles efforts : la désunion éclatera entre les flottes combinées : les maladies emporteront une grande partie des équipages qui ne sont pas habitués à la mer. Ou je suis bien trompé, ou l'occasion se présentera d'attaquer avantageusement notre ennemi : alors nous le trouverons plus facilement qu'il n'a su nous trouver.

LE DUC DE RICHMOND.

Ainsi nos ministres sont réduits à des expédiens précaires et aux conjectures les plus incertaines ; ils sacrifieront toujours l'honneur de la nation Britannique : ils s'approprient adroitement la gloire des succès dûs à des hazards heureux : ils rejettent les revers sur le caprice des vents. Que les tems sont changés ! une fuite honteuse exposée comme un chef-d'œuvre de politique ! Pourquoi les François n'auroient-ils pu s'avancer aussi bien que nous vers les côtes d'Irlande ? Et, s'ils avoient imaginé de bombarder ou de prendre Plimouth, que serions-nous devenus ? Que devoient penser nos braves Bretons, en fuyant devant l'ennemi !

LORD



LORD SANDWICH.

Il est vrai que le vieux sang Britanique pétilloit dans leurs veines. Capitaines, pilotes, officiers, Soldats, matelots, moullés, tous enfin se sont écriés contre cette retraite qu'ils appeloient une fuite honteuse: pour les calmer, il a fallu leur montrer les ordres de la cour. Le brave Capitaine Ross n'a pu digerer cette nouvelle. La fureur dans les yeux, la rage dans le cœur, il a brisé son télescope sur le tillac. Pour qu'il ne ne fût pas dit qu'il eût vu fuir une Flotte Britanique, il a pris sa résolution en homme de cœur. Il ne s'est pas, il est vrai, pendu ni brulé la cervelle, pour l'honneur de sa patrie: il s'est retiré dans son Cabinet qu'il a fait hermetiquement fermer. Il a refusé de voir la lumière du jour: il n'a voulu voir, jusqu'à son débarquement, que celle de la chandelle.

LORD SHELBURNE.

Pourquoi n'avoir pas laissé ces braves gens éprouver leur courage contre les François? Ils n'avoient que vingt vaisseaux de moins que l'ennemi. C'est selon moi, un axiome aussi vrai que les dogmes de l'évangile, qu'une femme Angloise pouvant battre trois François, à plus forte raison un vaisseau Anglois

glois e
La Fr
ne le
pas b
Blein
voyez
n'en

M
Brad
çoise
très
et l'
Fran
qu'il
fusil
n'ai
Soi
cet
rev
ce
se
q
P
l

glois en peut battre deux François d'égale force. La France est au moins une fois plus peuplée que ne le sont les Isles Britanniques. Ne l'avons nous pas battue à Poitiers, à Créfil, à d'Agincourt, à Bleinheim, et sur tout dans la dernière guerre? Vous voyez, Mylord, que pour haïr les ministres, je n'en aime pas plus les François.

LORD SANDWICH.

Mylord, vous avez raison. Aussi le Général Braddock qui se laissa détruire par une armée françoise plus de la moitié moindre que la sienne, fit très bien de se faire tuer. Aussi l'Amiral Matthews et l'Amiral Bing, pour s'être laissé battre par les François à forces égales, ont-ils reçu la punition qu'ils méritoient. Matthews fut dégradé et Bing fusillé sur son bord: peu s'en est fallu que Keppel n'ait, pour le même crime, éprouvé le même sort. Soit dit, sans offenser personne, je crois que c'est à cette indulgence extrême que nous devons les petits revers que nous venons d'essuyer. Pour empêcher ces sortes de trahisons dans la suite, je pense qu'il seroit plus sûr de n'attaquer les François que lorsque nous ferons au moins trois contre un. C'est le parti que prit Chatham Aussi pendant que Louis le bien-aimé buvoit sa bouteille, caressoit Madame de
Pon-



Pompador, et déplaçoit ses meilleurs officiers ; nous ne manquames pas de battre les François partout : nous leur primes le Canada ; le Cap-Breton, la Martinique, la Dominique, la Grenade, et plusieurs autres possessions considérables, et nous les chassâmes de l'Afrique et des Indes orientales.

LORD SHELBURNE.

Je pense que nous eussions poussé nos conquêtes jusqu'à Paris, lors surtout de cette éclatante expédition où nous fimes l'importante et glorieuse conquête de l'isle d'Aix. Nos braves Soldats, n'ayant trouvé que trois ou quatre invalides pour s'opposer à leur invasion, excrèrent leur noble valeur sur les chapelles qu'ils détruisirent, sur les statues des saints qu'ils traînèrent dans les rues, sur les croix qu'ils briserent & sur les vases sacrés qu'ils mirent sans façon dans leurs poches. Il faut avouer que ces petits Bretons nous firent aussi un très mauvais accueil. Il leur res te sans doute un peu du sang ardent de nos grands Bretons.

S. M.

Tous ces petits débats n'aboutissent à rien. Nous ne devrions penser qu'aux moyens de lever de nouveaux

veaux
qu'à
nous
nent,
qu'à
Il vie
tentai
Cour
tera

eurs officiers ;
François par-
le Cap-Breton,
enade, et plu-
, et nous les
orientales.

L.

nos conquêtes
atante expé-
clorique con-
lats, n'ayant
pour s'opposer
valeur sur les
statues des
sur les croix
qu'ils mirent
avouer que
rès mauvais
à sang ardent

veaux subsides et s'ils ne peuvent suffi. . nos besoins,
qu'à fonder les puissances étrangères qui peuvent
nous secourir. Nous avons encore dans le conti-
nent, des alliés qui sont puissants: il ne reste plus
qu'à savoir s'ils sont également de bonne volonté.
Il vient d'arriver un nouveau Ministre Plénipo-
tentaire de Pétersbourg. J'ai entamé avec cette
Cour une secrète négociation dont le résultat iet-
tera tous mes ennemis dans l'étonnement.

en. Nous
r de nou-
veaux

DIALOGUE IV.

S. M., MR. DE SIMOLIN,
LORD NORTH.

S. M.

Nous avons, Mr., toujours été, votre Auguste Imperatrice et moi, unis du lien le plus étroit. Les secours que je lui ai fais passer foudrement dans sa dernière guerre avec les Turcs, et les secours que ces perfides François ont envoyés à ces maudits infideles: voilà des preuves convaincantes que ses intérêts s'accordent avec les miens. Tous mes sujets voient d'ailleurs par l'exacte régularité avec laquelle je pratique tous les devoirs de ma religion, que le zèle le plus étendu de la foi chrétienne embrase mon coeur. Ce zèle n'est pas un des moindres motifs qui m'attachent à Votre Auguste Maîtresse. S'il n'eût tenu qu'à moi, elle pourroit actuellement faire dire la grand' messe suivant le rit grec dans la mosquée de sainte Sophie à Constantinople. Ainsi, je ne doute point que, dans la conjoncture critique où je me trouve,

ve, je n'ayé tout à espérer de sa reconnaissiance et de son amitié pour moi.

MR. DE SIMOLIN.

Sire, je crois que les motifs qui déterminent la bonne volonté de V. M. en faveur de mon Auguste Maitressé, sont très nobles et très chrétiens. On fait que l'illustre Catherine est trop accessible aux notions les plus exactes de l'équité et aux sentimens les plus tendres du coeur, pour être insensible à votre affection pour elle. Elle n'auroit, cependant, pas été fâchée que, dans la dernière guerre qu'elle eût à soutenir, V. M. Peût assistée de secours plus efficaces. Elle ne seroit pas fâchée qu'actuellement, pour mieux lui prouver le zèle que vous étalez pour la foi chrétienne, vous voulussiez renoncer à votre alliance avec l'Empereur de Maroc, avec les Regences d'Alger, de Tunis, et de Tripoli, peuples de Pirates et de Brigands, ennemis du Genre humain, et partisans non moins opiniâtres que les Turcs, de la loi de l'impôteur Mahomet.

S. M.

Je ne fais pourquoi, Mon cher Mr. de Simolin; mais la nation Britannique s'est toujours sen-

tie un penchant décidé pour les intérêts de ces petits peuples Africains que les Européens se plaignent à décorer du titre de Barbares. Mes ennemis affectent même de dire que c'est la sympathie de mœurs qui nous lie avec eux. Je ne vois gueres jour à renoncer à une alliance qui est si fort du goût de la nation.

MR. DE SIMOLIN.

Sire, il y a des tempéramens à prendre. Quelle reconnaissance auriez-vous pour une puissance qui vous enverroit actuellement quarante vaisseaux de guerre et cinquante mille hommes ?

S. M.

Ah ! Mon cher Mr. de Simolin, si l'Auguste Autocratrice de toutes les Russies nous rendoit cet important service, nous serions, pour convertir, je voulois dire pour sauver son ame, réciter des prières dans toutes les Eglises de la religion dominante. Si elle venoit à mourir, nous lui érigerions un buste superbe dans l'Eglise de Westminster ; et, comme elle aime beaucoup la compagnie des grands hommes, nous la mettrions entre Pope et Newton, à moins qu'elle n'aimât mieux se trouver auprès des cendres d'Oldfield ou de Henri VIII.

MR.

—

MR. DE SIMOLIN.

Comme ma Maitresse m'a toujours paru plus occupée des interêts de la vie présente qu'ambitieuse des honneurs dont la vanité prétend repaître les morts, je doute qu'elle trouvât dans vos propositions un dédommagement satisfaisant pour ses quarante vaisseaux et ses cinquante mille hommes. Il y a d'autres moyens de s'arranger. Par exemple, elle soupire depuis longtems, pour avoir un port dans la méditerranée. Ah! Une pareille acquisition lui seroit si commode pour le commerce qu'elle projette de faire par le détroit de Gibraltar et par le Bosphore dont le passage lui est libre! Je suppose que vous lui cédassiez l'Isle de Minorque. Vous trouveriez une indemnisation équivalente dans l'Isle de Corse qu'elle vous aideroit même à enlever aux François. Et, comme nos navigateurs ont découvert dans l'Archipel Russe, un passage qui communique à l'Amérique septentrionale, ne pourriez-vous pas nous céder encore le Canada ou d'autres possessions adjacentes? Confiderez, Sire, que, pour votre intérêt, notre Autocratrice renonceroit aux grands avantages qu'elle attend d'un commerce direct avec vos colonies qu'avec son secours vous ne manquerez pas de reconquérir. Un pareil service mérite bien une petite reconnaissance.

S. M.

Je ne m'attendois pas, Monsieur, à des propositions.

C 3

fini.

interêts de ces
opéens se plai-
Mes ennemis
sympathie de
e vois gueres
est si fort du

ndre. Quelle
puissance qui
vaisseaux de

Auguste Au-
doit cet im-
onvertir, je
ter des prie-
on dominan-
érigerions
inister; et,
des grands
e et New-
rouver au-
VIII.

MR.

sitions aussi étonnantes. Je ne puis y répondre qu'après en avoir conféré avec mes Ministres.

Mr. de Simolin se retire.

LORD NORTH.

Je vous avouerai, Sire, qu'en effet ces propositions sont bien extraordinaires. Si je ne craignois quelque émeute d'une nation si prompte à s'allarmer pour des riens, je ne fais ce que je conseillerois à V. M. La nécessité des circonstances couvre bien des choses. Jacques I. et Charles II. n'ont-ils pas vendu, l'un les places qu'il possédoit en Hollande et l'autre, la ville de Dunkerque, pour subvenir à des besoins bien moins urgens?

S. M.

Nous discuterons cette affaire une autre fois. Auparavant, je voudrois savoir si nous n'avons rien à attendre de nos autres amis et alliés. Que pensez-vous de notre bon ami le Roi de Prusse?

LORD NORTH.

J'ai peine à compter sur ce Monarque. Nous n'avons

n'avons que trop éprouvé qu'il n'est d'intelligence avec ses amis, que lorsqu'il y a quelque chose à gagner. Je fais qu'il brûle de se former une puissance maritime. Je viens de parler à son Ambassadeur.

S. M.

Eh ! quelles sont ses propositions ?

LORD NORTH.

Je pense que si nous lui céditions Gibraltar et si nous convions à ce qu'il partageât la Hollande avec l'Empereur, il se seroit fort d'introduire trente mille Prussiens dans Boston.

S. M.

Ô Ciel !

LORD NORTH.

La chose n'est pas si étonnante. Louis XIV. et Charles II. n'avoient-ils pas déjà fait ce partage ? Et se souviendrait-on que la Hollande eût existé, si l'amour des plaisirs n'eût mal-à-propos entraîné

C 4

le



le Monarque François à Paris ? Je craindrois seulement qu'il ne fût difficile de rapeler les trente mille Prussiens une fois débarqués en Amérique. Nous avons vu par l'exemple de la Silesie et de la Pologne, qu'il n'est pas aisé de faire sortir ces gens là des endroits où ils sont entrés. Il seroit à craindre qu'étant maîtres de la Hollande, il ne leur prit envie de s'établir solidement dans le nouveau monde et même dans les Indes orientales.

S. M.

Vos paroles, Mylord, sont pour moi des traits de lumiere. Mais que dites-vous du zele que ce Monarque commence à faire éclater pour la religion ? Il recommande actuellement à tous ses ministres de faire de bons chrétiens de ses sujets.

LORD NORTH.

Je m'imaginerois que ce vieux Renard n'agit pas sans motifs. Son intention ne seroit-elle pas de prévenir en sa faveur les puritains fanatiques de Boston, à qui sa tolérance un peu trop large a inspiré des préjugés contre lui ? Je n'aime point cette monarchie, et je m'en défie. Elle cherche à acquerir la solidité qui lui manque. Elle ne
se

se fou
un go
couvri
potism
sujets
liés,
marqu

A

No
est t
bon.
Je cr
en
entr
se d
cro
s'il
tiv
fo

se foutient que par le génie du Monarque et par un gouvernement que je nomme militaire, pour couvrir d'un voile l'image du plus rigoureux despotisme qui fût jamais: gouvernement funeste aux sujets, alarmant pour l'Europe et inutile à ses alliés, à moins qu'ils ne se sacrifient pour le Monarque.

S. M.

A qui devons nous donc avoir recours ?

LORD NORTH.

Nous n'avons rien à espérer de la Suède. Elle est trop aveuglément dévouée à la maison de Bourbon. Le Roi de Danemark pourroit nous assister. Je crains seulement qu'ayant quelques établissemens en Amérique, il n'apprehendât de les voir tomber entre les mains des François ou des Rébelles, en se déclarant pour nous. D'ailleurs, ce Monarque croiroit peut-être trahir les intérêts de ses sujets, s'il irritoit des puissances qui donnent tant d'activité au commerce des munitions navales qui font un vrai Pérou pour ce pauvre pays-là.

C 5

S. M.

S. M.

Ah! ne me parlez plus de cette cour. Mon cœur se ferre, les larmes coulent de mes yeux; quand je songe à ma pauvre sœur, à cette fleur si tendre, hélas si cruellement moissonnée avant le tems! Que j'en veu à ceux qui firent rompre la négociation qui devoit l'unir au Prince d'Orange!

LORD NORTH.

Peut-être, si cet hymen eût réussi, aurions-nous plus à espérer des pays qu'il gouverne sous le nom de Stathouder. Je ne vois que trop, Sire, qu'il nous faut renoncer aux secours des autres puissances. Aux étranges propositions qu'elles nous font tous les jours, je ne serois pas étonné qu'une d'elles vint nous demander la ville ou la banque de Londres pour caution ou pour dédommagement. Les petits Princes du corps Germanique sont encore jusqu'à présent nos plus utiles alliés. Voilà de vrais Amis, Sire; ils ne se contentent pas de nous sacrifier leurs honneur: ils dépeuplent leurs petits Etats: ils nous envoient la fleur de leurs sujets: nous en sommes quittes pour leur donner de quoi entretenir des filles et des *castrates*. Voilà de

de vrai
ter ave
nous o

Je
re le
je ve
re pa
ane
à fes
tout.
Géné

F.
dans
stan
nati
ne
par
n'a
ne

de vrais Amis, Sire! Je voudrais bien pouvoir compter avec la même certitude sur les espérances que nous donnent les Hollandois.

S. M.

Je pense que c'est sur eux que nous devons faire le plus grand fonds. Le Prince de Hollande, je veux dire le Prince d'Orange, aime l'Angleterre par inclination et par intérêt. Quand il a pris une fois son parti, il tient ferme: il commande à ses maîtres; ainsi étant sûrs de lui, nous avons tout. Aurions-nous besoin de ménager les Etats-Généraux ou la nation?

LORD WEYMOUTH

En accordant que le Prince est aussi puissant dans ce pays-là que le grand Seigneur Pest à Constantinople, toujours doit-on appréhender qu'une nation qui nous craint plus qu'elle ne nous aime, ne se souleve, si nous cessons un instant de lui paroître redoutables. En un mot je doute, si nous n'aurions pas mieux fait de nous appliquer à gagner les Etats du pays plutôt que le Prince.

M. S.



S. M.

Avez-vous oublié, Mylord, ce qu'il est arrivé à je ne fais quel petit Gentil-homme de ce pays-là, pour s'être opposé à ce qu'on m'envoyât les troupes Ecoissoises qui sont au service des Etats ?

LORD NORTH.

J'ai donné quelque attention à cette affaire, pour tirer des conséquences sûres du caractère de la nation. Ce même Gentil-homme, d'un génie remuant, audacieux, amateur des nouveautés, comme le sont tous les factieux, entreprit de faire affranchir quelques payfans des servitudes que les seigneurs exigeoient d'eux. Voilà comme, dans les anciennes Républiques, et de nos jours dans nos colonies, d'ambitieux Démagogues ont commencé par capter la faveur du peuple pour opérer une révolution. Il est vrai que le Prince n'a pas été la dupe de ce prétendu patriotisme. Nous avons si bien su lui représenter les conséquences d'une pareille conduite, ou plutôt nous avons su former une cabale si puissante contre ledit Gentil-homme, qu'il a été exclus des assemblées d'Etat. On ne pouvoit mieux nous servir: on a coupé le mal par la racine. Autre-
fois,

fois, da
sunt tr
suffrag
cette
la dée
des m
sûrs.
dudit
je co
infrat
sionn
Holla
HAM
que
Je c
que
autr
de l
laiss
tron
ant
dan
séc
ro
re
m
le
fu

fois, dans les diètes de la Pologne, on faisoit un opposant trop opiniâtre pour obtenir l'unanimité des suffrages. Dans la République des Pays-bas où cette absurde unanimité est également requise pour la décision des affaires importantes; on employe des moyens plus doux, mais qui ne sont pas moins sûrs. Je commençois à me flatter que l'exclusion du dit Gentilhomme produiroit un effet salutaire; je commençois même à juger par cette violente infraction des droits les plus sacrés, qui auroit ici occasionné un soulèvement général et placé le nom de cet Hollandois à côté de celui des SYDNEY et des HAMPDEN, que la République n'existoit plus, et que le Stathouder y gouvernoit despotiquement. Je crains de m'être trompé. Je viens d'apprendre que le dit Gentil-homme est regardé comme un autre Brutus, un nouveau Barneveldt, un martyr de la patrie: on m'assure que le Prince, facile à se laisser prévenir, commence à soupçonner qu'on l'a trompé. J'apprends que le parti François ou anti-Stathouderien fait les plus effrayans progrès dans ce pays, que le public y est inondé d'écrits séditieux où le Prince est aussi maltraité que S. M. pourroit l'être dans les papiers Anglois. C'est une dangereuse chose que la liberté de la Presse. Cette fermentation chez un peuple, naturellement tranquille, endurant et doux, me fait craindre quelque funeste explosion.

LORD

qu'il est arrivé
de ce pays-
m'envoyât les
des Etats?

affaire, pour
terede la na-
un génie re-
autés, com-
rit de faire
ides que les
ne, dans les
rs dans nos
commencé
opérer une
a pas été
ous avons
ces d'une
sû former
me, qu'il
pouvoit
e. Autre-
fois,



S. M.

J'ai dans ce pays-là, mon fidel ministre et Chevalier YORKE, négociateur rompu dans le métier et habile Courtisan ; car il y a une cour dans cette République. Il y a plus de vingt ans qu'il y réside. Nous ne faisons pas comme la cour de France, qui ne laisse pas à ses ministres le tems de connoître leur emploi. Je puis me flatter d'être bien servi. Le Chevalier connoît le fort et le foible du pays. A l'aide de quelques milliers de guinées distribuées à propos à des Ecrivains et à des Magistrats mercenaires, notre parti, d'ailleurs protégé hautement par le prince, prévaudra toujours en Hollande sur le parti Gallican.

LORD NORTH.

Pour vous dire ce que je pense, cette nation tient moins à nous par l'interêt national que par l'interêt de quelques particuliers. Si les Hollandois avoient réalisé les fonds qu'ils ont en Angleterre, peut-être auroient-ils déjà éclaté contre nous. C'a été une bonne politique de lier ainsi cette nation avide de gain : nous l'avons adroitement réduite à l'état d'un créancier qui ménage son debiteur dans la crainte qu'il ne lui fasse ban-

banque
soit ne

Il e
verain
formes
vie n
nom
rains
cette
mettu
le p
révol
comm
dexte
vons
flatt
mon
les

J
fi
tic

banqueroute: entre nous, je ne sache pas, qu'elle nous soit actuellement attachée par aucun autre lien.

S. M.

Il est fâcheux que le Stathouder ne soit pas souverain absolu. Il est borné par les formes; et ces formes sont quelque chose. Je fais bien que l'en- vie ne manque pas à mon cher cousin de voir son nom inscrit dans l'Auguste Catalogue des souve- rains: nous ne contribuons pas peu à l'animer à cette grande entreprise: nous ne cessons de lui mettre devant les yeux la facilité avec laquelle le premier Magistrat de la Suede fut opérer une révolution semblable, il y a quelques années. Je commence à craindre qu'il manque d'audace et de dextérité. S'il venoit à réussir, comme nous pou- vons tout sur ce Prince, nous pourrions nous flatter de gouverner absolument ce petit Etat, d'en monter les ressorts à notre volonté et d'en diriger les mouvemens suivant nos intérêts.

L O R D N O R T H.

Je doute, Sire, que cette révolution, depuis si longtems l'objet de nos vœux et de notre poli- tique, renferme autant de facilités et d'avantages que

que l'on est porté communément à le penser. Je craindrois plutôt qu'avec un titre brillant, le Stathouder ne vit les bornes de son pouvoir restreintes, que ce titre ne rendit toutes ses démarches suspectes, sa personne odieuse, et qu'au moindre mécontentement, ses sujets indociles ne formassent, à l'exemple de leurs ancêtres, de vaines conjurations contre leur nouveau souverain. Sire, je ne parle que d'après les Annales de ce peuple et d'après les informations que j'ai faites sur ses dispositions actuelles.

S. M.

Vos paroles, Mylord, sont de nouveaux traits de lumière: je crois qu'en effet le Batave ressemble un peu à nos Bretons qui courboient servilement la tête sous le joug d'un *Protecteur* et ont toujours porté impatiemment celui d'un *Roy*. Vraiment, la condition d'un Monarque Britannique est bien dure. Je suis donc obligé de convenir que le Prince d'Orange sera plus heureux et même plus puissant avec le titre modeste de Stathouder(*) qu'il ne le seroit avec le titre orgueilleux de Roi.

LORD

(*) Ce titre signifie Lieutenant ou Gouverneur. On seroit étonné que les Etats, qui se disent souverains, aient besoin d'entretenir un Gouverneur, dans un pays où ils sont présents; si l'on ne savoit que les noms ne signifient pas toujours ce qu'ils semblent signifier.

A n
gouver
celui
ne no
plus d
temen
opposi
insinué
le fec
soldats
fer en
pour l

On
jours
ons -
adopt
seaux
les d
cont
men
bres

43

LORD NORTH.

A moins qu'il ne trouvât moyen d'établir un gouvernement purement militaire et modelé sur celui de son oncle. Puisque le dez est jetté, il ne nous reste plus qu'à nous assurer de plus en plus de ses dispositions et à l'enchaîner plus étroitement à nos intérêts. S'il trouvoit alors quelque opposition dans la République, on pourroit lui insinuer de réduire les mécontents au silence avec le secours de ses troupes, assistées des meilleurs soldats de Prusse et de Hanovre, qu'on feroit passer en Hollande, sous prétexte de les embarquer pour l'Angleterre.

S. M.

On dit qu'en effet cette nation devient tous les jours plus ulcérée contre nous. Peut-être devrions-nous renoncer au système que nous avons adopté d'exciter, sous main, nos capitaines de vaisseaux à molester son commerce, pendant que nous les défavouons en public. Ne pourroit-on pas se contenter de piller leurs bâtimens, sans tourmenter les équipages et leur disloquer les membres?

D

LORD

LORD NORTH

L'avis de V. M. seroit excellent, si nous avions affaire à des gens moins intéressés : mais cette nation est d'une avidité pour le gain, qu'il faut chercher à éteindre par les moyens les plus violens.

S. M.

Ne savez-vous pas que la France est attentive à fomenter le mécontentement des Hollandois et ne cesse de les exciter à éclater?

LORD NORTH.

Ils ont trop de motifs qui les empêchent de se déclarer contre nous. Leur intérêt, voilà leur honneur : ils sont accoutumés à souffrir ces violences, comme nous à entendre leurs plaintes : Les dispositions actuelles des Etats, ne sont pas telles que je le désirerois : cependant je ne désespere pas de les engager encore à nous fournir les subsides stipulés par les traités.

S. M.

Leur
reron

D

V
nées,
duite
vos
la pl
fés en
ceper
tôuj

S. M.

Leur Ambassadeur doit venir: nous en confé-
rerons plus amplement avec lui.



D I A L O G U E V.

L'AMB. DE S. E. G.

LORD NORTH.



LORD NORTH.

Vous sçavez, Mr. le Représentant de nos bons
et fideles alliés, que, depuis quelques an-
nées, nous n'avons pas à nous louer de la con-
duite de vos maitres: Vous sçavez que c'est de
vos marchands que nos Colonies ont tiré la partie
la plus considérable des munitions qui les ont mi-
ses en état de nous résister: ces griefs sont violens:
cependant l'amour de S. M. pour votre Etat, est
toujours le même: Elle

D 2

L'AMB.

S. M.

L' A M B.

. Elle sait qu'un Etat ne sauroit être responsable de toutes les fourdes menées des particuliers que l'avidité du gain fait se jouer des prohibitions, les plus rigoureuses, et se glisser dans les ports les mieux fermés : c'est le génie de notre nation : le souverain même est obligé d'y fermer les yeux : plutôt à dieu que les autres peuples ne s'introduisissent jamais chez l'étranger, que pour leur fournir des commodités dont une loi politique défend l'importation ! La République pense au contraire avoir de violens reproches à vous faire : les saisies fréquentes que vous faites de nos bâtimens, les violences commises sur les équipages, voilà des griefs qu'aucune raison d'Etat ne sauroit disculper. Cependant, vous devez être assurés que mes maîtres ne desirent rien tant que de vivre en bonne intelligence avec vous.

L O R D N O R T H.

Il ne suffit pas de vivre en bonne intelligence. Ne sentez-vous pas qu'il est actuellement, plus que jamais, de votre intérêt de faire cause commune avec nous, de s'élever contre la France
qui,

qui, par sa conduite partielle et des distinctions odieuses, montre clairement combien elle vous méprise et combien votre sort seroit dur, si cette puissance ambitieuse et perfide, ardente à tout diviser pour tout envahir, venoit à obtenir la prépondérance sur les mers.

L' A M B.

Je ne vous cacherai pas, Mylord, que la conduite de la France à notre égard ne paroît pas à tous les citoyens de la République d'une conséquence également funeste: nous sommes cependant bien éloignés de l'approuver: mais comme nous ne pouvons agir sans l'unanimité, je n'ai rien à vous dire, sinon que vous avez tout à espérer des sentimens que la conduite de la France a inspirés aux bons patriotes. Je ne doute pas que la réponse de mes maîtres à la demande des vaisseaux pris par Paul Jones et des secours stipulés par l'alliance des deux nations, ne soit conforme à vos vœux. En attendant je vous conseillerois de donner des ordres pour que notre navigation fût plus respectée: car je ne vous cacherai pas que les violences antérieures peuvent avoir ralenti le zèle de nos citoyens. Il faut un peu ménager cette turbulente ville d'Amsterdam qui veut prendre le ton

sur toutes les autres, sous le prétexte imaginaire de défendre la liberté-belgique. Il vient même d'arriver ici un Marchand de cette ville orgueilleuse: il se plaint que je ne soutiens pas les intérêts du commerce avec assez de chaleur: il ose se permettre des menaces contre l'Angleterre: votre seigneurie ne fera pas mal d'écouter cet original, pour juger des dispositions de la nation et la tranquilliser en lui donnant au moins de bonnes paroles.

D

J
vres
treill
veau
arrê
on e
vous
que

J
ten
tic
sp

D I A L O G U E VI.

L'AMB., LORD NORTH,

LE MARCHAND D'A...

LE MARCHAND.

JE pressens, Mr. le Ministre de S. M. B. que vous ne gagnerez pas à tourmenter nos pauvres marchands, et que l'Angleterre, dans sa détresse actuelle, seroit mieux de chercher de nouveaux amis que de s'aliéner ses anciens alliés. On arrête nos vaisseaux, on pille nos marchandises, on estropie, on massacre nos matelots. Vous n'avouerez que ce procédé n'est ni poli ni politique.

L O R D N O R T H .

Je ne doute pas, mon cher ami, que vous n'entendiez parfaitement le calcul en fait de spéculations de commerce: mais la politique est une sphère différente; et vous ne pouvez mieux faire que

D 4

do

exte imaginaire
Il vient même
ville orgueilleu-
s pas les inté-
aleur: il ose se
ngleterre: vo-
outer cet ori-
de la nation
au moins de

D I A-

de vous en tenir aveuglément à la décision des Etats vos maîtres: ils savent que, si l'on écou-
toit vos marchands, leurs résolutions emportées
n'iroient à rien moins qu'à élever à un point re-
doutable la puissance Françoisse, cette éternelle
ennemie du repos de l'univers, de la religion et de
la liberté des peuples. Nous n'êtes guidés que
par l'intérêt présent et particulier: mais vous ne
pénétrez pas dans l'avenir: et le grand intérêt de
l'Etat échappe à vos vues circonscrites dans le
cercle étroit des comptoirs et des magasins.

LE MARCHAND.

N'en déplaise à votre seigneurie, je ne vois pas
le danger que court notre religion dans la cir-
constance présente: je ne vois pas quel rapport il
peut y avoir entre la saisie de nos vaisseaux et le
synode de Dordrecht, entre des mâtures et la
satisfaction de Christ. Mais les regards sublimes
et perçans des grands seigneurs et des Ministres
des Rois, voyent tant de choses qui échappent à
des vues faibles et bornées telles que les nôtres!
Vous ne permettez, seulement, de vous deman-
der comment il s'est fait que cette voix du peu-
ple qui ne cessoit de vous dire: "vous perdrez
l'Amérique en voulant la ramener à coups de ca-
non;

la décision des
 , si l'on écou-
 ons emportées
 à un point re-
 cette éternelle
 religion et de
 es guidés que
 mais vous ne
 and intérêt de
 scrites dans le
 magasins.

je ne vois pas
 dans la cir-
 mel rapport il
 vaisseaux et lo
 natures et la
 ards sublimes
 les Ministres
 échapent à
 les nôtres !
 vous deman-
 dix du peu-
 vous perdrez
 coups de ca-
 non ;

non ; la France se déclarera contre vous : l'Espa-
 ne l'imitera &c"; vous me permettrez, dis-je, de
 vous demander : comment, il s'est fait que, mal-
 gré vos belles spéculations politiques, le peuple
 a deviné plus juste que vous. Nous ne savons
 juger des choses que par les effets : les François
 soutiennent actuellement la liberté de vos Colonies
 que vous voudriez détruire : quel intérêt les enga-
 gerait à menacer la nôtre ? Vous, au contraire,
 ne cessez de désoler notre commerce : jet je pré-
 vois que, si vous ne changez de système à notre
 égard, vous pourriez nous forcer à repousser la
 force par la force, suivant la grande loi de la na-
 ture, qui vaut bien votre droit politique, auquel
 je vous avoué que je n'entends rien. Telle est
 la raison qui m'a fait passer la mer. Je ne suis
 pas seulement venu, pour vous demander la resti-
 tution des navires que vos corsaires m'ont enle-
 vés : je suis encore venu pour vous avertir, que
 vous avez tout à craindre de la disposition où sont
 les esprits en Hollande.

LORD NORTH.

Il paroît que, s'il ne tenoit qu'à vous, vos con-
 citoyens ne tarderoient pas à épouser le parti de
 la France.

LE MARCHAND.

Votre observation est captieuse; tout ce que je fais, c'est que les François auroient pu nous mener loin, s'ils avoient su nous ménager: j'ai vu le moment où l'on ne formoit en Hollande presque qu'un seul et même cri contre les Anglois: Cette conspiration unanime n'eût pas manqué d'influer dans les assemblées d'Etat. L'accour de France, pour achever de nous déterminer, n'avoit qu'à combler la mesure des bons procédés à notre égard. Quels avantages ne pouvoit-elle pas se promettre de notre République, intéressée fortement à l'indépendance de l'Amérique et outrée contre les Anglois, si, après avoir relevé sa marine et attiré l'Espagne; elle se fût attachée à gagner notre Stachouder au lieu de l'irriter, et nous eût proposé de nouveaux avantages de commerce, avec le renouvellement de nos anciennes alliances! Il ne tenoit qu'à elle de changer le système de l'Europe. La guerre seroit finie, l'Angleterre réduite aux bornes que la nature lui a assignées, et l'Amérique reconnue libre. Mais, la France n'a connu ni ses intérêts ni le caractère de notre nation. Elle paroît nous avoir méprisés comme une puissance subalterne; elle a hazardé des menaces, que

ses

les enne
 pernis
 fiance

Vou
 gé ce p
 pra le
 Quand
 politic
 soupço
 ceront
 avoir

Je f
 timent
 Grand
 que v
 tre d
 roier
 glere
 vous
 forts

Les ennemis n'ont pas manqué de relever : elle s'est permis des actes de partialité qui ont jetté la défiance dans les esprits.

L' A M B.

Vous avez, mon cher Compatriote, fort bien jugé ce point de politique. Jamais la France ne rompra le faisceau de fleches qui nous tient réunis. Quand même ses vues ne seroient pas louches, sa politique ne laissera pas de nous être suspecte. Les soupçons qu'elle vient de faire naître, contre-balanceront toujours le ressentiment de ceux qui croient avoir à se plaindre de l'Angleterre.

L O R D N O R T H.

J'é suis charmé de vous voir dans de pareils sentimens. J'en conçois de favorables augures pour la Grande-Bretagne. Tout cela doit vous persuader que votre intérêt est essentiellement lié au bien-être de notre nation. Envain les François vous seroient appréhender une invasion par terre. L'Angleterre les arrêtera toujours, en mettant entre vous & eux une égide que leurs armes & leurs efforts ne pourront jamais entamer.

L'AMB.

L' A M B.

Vous avez raison, Mylord ; mais nous avons encore d'autres défenses contre les François. L'Empereur ne leur permettroit pas aisément de s'étendre autour de ses possessions. Il regarde déjà d'un œil jaloux leur accroissement en Amérique. Et s'il étoit jamais d'intelligence avec eux, n'aurions nous pas infailliblement pour nous le grand Frederic ? La France, alors obligée de partager ses forces, nous seroit peu redoutable sur terre. Mais, sur mer, quel poids ne mettrions nous pas dans la balance où nous nous trouverions ?

LE MARCHAND.

Je vois avec plaisir que notre existence ne dépend pas absolument de la protection des Anglois. Je ne vous cacherais pas, Mylord, que votre nation n'est gueres aimée en Hollande. Il y a bien des patriotes qui brûlent qu'on faisisse l'occasion de venger les outrages qu'elle ne cesse de nous faire essuyer. Par exemple, est-il rien de plus odieux que l'affreux point d'honneur de vos matelots, qui font périr toutes les années un nombre considérable de nos vaisseaux par le cruel refus de s'écarter tant soit peu ;

ou ; quand leurs bâtimeus massifs rencontrent, dans les passages étroits, les frêles carcasses de nos légers navires ? Ces vains honneurs qu'ils nous forcent de rendre à leur pavillon, ne sont-ils pas les causes funestes de toutes leurs violences et de tous leurs outrages à notre égard ? Ne sommes-nous pas une puissance indépendante aussi bien qu'eux ?

L O R D N O R T H.

Il ne s'agit pas, mon cher Ami, de discuter, si votre République est une puissance indépendante ou non. Elle l'est ; personne ne le nie ; mais elle est une puissance secondaire : vous êtes des enfans encore perits et faibles : vous devez le respect à ceux qui sont plus grands, plus forts, plus âgés. Vous êtes vif, Mr. le spéculateur en bois, en bled et en fromages. Mes affaires m'appellent ailleurs ; je vous laisse avec Mr. l'Ambassadeur qui vous expliquera plus au long la justice et la modération de notre conduite.

Lord North sort.

L' A M B.

Je suis charmé que vous ayiez pris avec chaleur les intérêts de votre patrie. Mon emploi me fait un

un devoir de dérober aux Anglois bien des vérités dures qu'ils méritent : Il est à propos de les ménager, parceque nous ne sommes pas encore en état de les braver. Ils veulent bien nous payer les marchandises qu'ils nous enlèvent : nous devons être contents ; mais il faut toujours faire paroître qu'on nous fait tort, et grand tort. S'ils pouvoient remettre les membres à ceux qu'ils estropient ou rendre la vie à ceux qu'ils tuent, cela vaudroit encore mieux : mais patience, si nous voulions nous défendre, il y auroit bien plus de tués et d'estropiés. Les Anglois finiront toujours par être la dupe de leur violente politique. En nous payant tout ce qu'ils nous enlèvent, il arrive que nous les approvisionnons aussi bien que les François. Ils détruisent ainsi leur acte de navigation. Je vous engage à continuer toujours de faire des requêtes contre eux.

LE MARCHAND.

Quelle sublime science que la politique ! le voile qui couvroit mes yeux commence à tomber : daignez m'initier plus avant dans les Augustes mystères des cours.

L' A M B.

Les Anglois croyent que nous ne sommes que des
mane-

bien des vérités
 pos de les ména-
 s encore en état
 s payer les mar-
 us devons être
 paroître qu'on
 pouvoient remet-
 pient ou rendre
 qu'auoit encore
 ons nous défen-
 et d'estropiés.
 tre la dupe de
 payant tout ce
 us les approvi-
 Ils détruisent
 engage à con-
 ontre eux.

D.

que! le voile
 ber: daignez
 mysteres des

es que des
 mane-

nequins qu'ils font tourner à leur gré: et c'est nous
 qui les jouons: ils se font imaginés que nous épou-
 vâmes leur parti: nous leur avons fait entendre que
 nous n'attendions que le moment que notre marine
 seroit montée sur un pied respectable, et que nos
 troupes de terre seroient augmentées pour défen-
 dre les frontieres contre les François. Vous savez
 que les Etats ont effectivement délibéré sur ces deux
 objets: les résolutions ont traîné en longueur, com-
 me on le prévoyoit bien: nous leur promettons une
 issue conforme à leurs vœux. Pour mieux les aveu-
 gler, les Etats-Généraux parurent vouloir accéder
 à la demande qu'ils leur faisoient de renoncer à la li-
 berté du transport des munitions navales; mais les
 choses étoient arrangées de maniere que la ville
 d'Amsterdam empêcha tout-à-coup les suites de
 cette délibération. Par cette adroite politique, il
 arrive que les Anglois nous doivent de la recon-
 naissance pour ce que nous paroissions vouloir faire
 en leur faveur, et que nos droits à la liberté du
 commerce étant conservés dans toute leur force,
 nous pourrons bientôt leur objecter la saisie de
 nos vaisseaux comme une infraction qui nous dé-
 gage de l'obligation de fournir les secours stipulés
 par les traités. Ils nous demandent actuellement
 ces secours; ils veulent avoir deux vaisseaux qu'un
 pirate Américain vient d'emmener dans le Texel:
 nous

nous leur aurions déjà répondu, si les Français avoient su détruire leur flotte et bombarder Plymouth.

LE MARCHAND.

Tout ce que vous dites est nouveau pour moi.

L'A M B.

La politique actuelle de l'Etat est d'éluder en temporisant, d'éviter soigneusement de prendre part aux guerres étrangères, pour en tirer tout le parti possible. Le rôle que je joue ici, est des plus difficiles : je dois entretenir cette cour dans l'espoir d'obtenir ce qu'elle demande, afin qu'elle ne nous force pas de quitter l'avantageuse neutralité que nous avons choisie, et prolonger le tems où nous profitons des sottises de nos voisins.

LE MARCHAND.

Mais n'est-il pas à craindre qu'une cour aussi politique ne pénètre nos vûes, et n'agisse en conséquence?

L'AMB.

Nou
sition
Stathou
avons
influen
pour le
posée
liers e
ont vo
grand
et not
dre de
ne po
à moir
chef-
elle n
rôle d
nous
ferer
notre
eux c
suis,
langa
lente

L'AMB.

Nous avons une excuse plausible dans l'organisation de notre gouvernement: Nous avons un Stathouder intéressé à favoriser l'Angleterre: Nous avons des Etats-Généraux où il a la plus grande influence: cette tête et ce corps sont en général pour les Anglois: mais notre République est composée de plusieurs autres corps: les Etats particuliers et les villes ont des intérêts différens; ils ont voix négative dans les délibérations, voilà le grand point qui conserve notre liberté au dedans et notre repos au dehors. Nous ne pouvons prendre de parti que tous n'y consentent: ainsi nous ne pouvons nous engager dans aucune entreprise, à moins que l'avantage ne soit évident. C'est un chef-d'œuvre de politique que cette unanimité; elle nous empêche, il est vrai, de jouer un rôle dans les affaires de l'Europe: mais que ce rôle nous coûteroit cher! Ne vaut-il pas mieux préférer le bonheur à l'éclat? Les étrangers trouvent notre constitution absurde: elle l'est en effet pour eux qui ne peuvent nous gouverner à leur gré. Je suis, moi-même, obligé de parler quelquefois leur langage: je m'emporte le premier contre la marche lente et embarrassée de notre machine politique:

E

II

L'AMB,

il faut bien que j'amuse les Anglois: ils voudroient que nous les imitions par des résolutions précipitées. La France frémit surtout. Elle ne cesse de nous faire entendre que nous abandonnons notre honneur et nos intérêts, comme si nous ne connaissions pas l'un et l'autre encore mieux qu'elle. Le François a cru frapper un grand coup, en défendant en dernier lieu l'importation des fromages de Nord-Hollande.

LE MARCHAND.

Il s'est furieusement trompé. Lorsque je partis d'Amsterdam, je vis embarquer une quantité prodigieuse de fromages: on me dit qu'ils étoient destinés pour la France, que l'édit du Roi n'avoit fait que changer leur nom, et qu'on ne les apeloit plus que des fromages de Sud-hollande. J'ose vous demander, à présent, si nous ne serions nous pas en état de prendre enfin le parti d'une neutralité respectable et respectée?

L'A M B.

Je vous observerai que le système de notre constitution fédérative est, comme toutes les constitutions humaines, sujette à des inconvéniens. A raison
son

son de la différence des intérêts et des vûes, il arrive que tout n'est pas également bien réglé dans l'intérieur du pays. Il faut avouer que nos forces navales ne sont pas sur un pied propre à en imposer. C'est un grand malheur pour nous qu'ayant dans tous les tems plus de mille vaisseaux marchands sur les mers, nous n'avons pas des forces régulières pour les protéger. Nous n'avons point, comme la France et l'Angleterre, de corps de marine fixe et permanent. D'ailleurs nous devons craindre d'irriter les Anglois qui nous payent toutes les années une rente d'environ 157000 livres sterlings ce qui, à calculer le change à 36 escalins, qui est son cours actuel, revient à plus de 1695600 florins de Hollande. Vous m'avouerez qu'une somme d'environ dix-sept millions de florins que nous tirons annuellement de l'Angleterre, mérite quelque attention.

LE MARCHAND.

Je vois à présent que ce seroit une question bien digne d'occuper une société patriotique; si l'on peut être bon citoyen et avoir des fonds en Angleterre. Si ce numéraire étoit dans notre pays, combien cette augmentation d'especes, en diminuant l'intérêt

de l'argent, ne serviroit-elle pas à ranimer le commerce, à favoriser de grandes entreprises utiles; soit intérieures, en desséchant les marais et les lacs, en défrichant les bruyères; soit extérieures, en facilitant des spéculations nouvelles et étendues comme nous en faisons autrefois? Que de banqueroutes le haussement de l'intérêt de l'argent n'a-t-il pas occasionnées, et que de branches utiles de commerce ne nous a-t-il pas fait perdre? Il est vrai que nos rentiers, en plaçant leur argent dans le pays, n'auroient plus d'aussi grands revenus qu'ils en tirent des Etats emprunteurs: mais l'oisiveté, suite naturelle de leur état, ne les a-t-elle accoutumés à un luxe qui a fait refluer dans ces Etats au delà même des intérêts ordinaires que ces rentiers tireroient dans leur patrie? Au pis-aller, ils travailleroient comme leurs ancêtres: cet argent rendroit sûrement plus à l'Etat par les produits du commerce que par les rentes des fonds étrangers: le commerce national n'a-t-il pas été plus florissant et notre puissance plus grande, dans le tems que nous ignorions l'agiotage, système funeste qui n'a servi qu'à dégrader nos mœurs, corrompre nos mœurs, rendre notre patrie tellement dépendante et esclave des puissances étrangères qu'elles peuvent nous ruiner à l'occasion d'un premier revers ou du plus léger mécon-

rem
te ag
et l'
nés
trop
que
ces
bon

Y
ciéc
que
ni a
pavi
niti
ame
tror
Ils
et à
pres
que
qui
suff

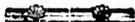
ment. En un mot je crois que c'est à ce funeste agiotage, non moins qu'aux guerres où la politique et l'ambition de la grande Bretagne nous a entraînés, que notre République doit sa décadence hélas ! trop réelle. Voilà la cause des honteux ménagemens que nous sommes obligés d'avoir pour des puissances qui osent trouver mauvais, que nous ayons le bon sens de ne pas nous égorger avec elles.

L'A M B.

Voilà des vues neuves : vous avez très bien apprécié cet objet. Quant à l'état de notre marine, j'ajoute que nos officiers de mer ne sont ni assez honorés, ni assez recompensés. Ils sont peu attachés à un pavillon, où ils sont réduits au vil emploi de munitionnaires. Ces soins minutieux avilissent leur ame, s'ils s'y appliquent et les exposent à être trompés s'ils n'y donnent pas assez d'attention. Ils n'ont aucun intérêt de soumettre à l'exercice et à la discipline, des équipages qu'ils changent presque à chaque voyage et qui les haïssent, parce que, pour faire bourse, ils ne fournissent à ces équipages que des vivres, qui ne sont ni bons ni suffisans. Je pense que nous devrions moins nous



épuiſer à entretenir des armées formidables de terre, pour garder des frontières qui, d'après ce que j'ai déjà obſervé au Lord North, ne ſauroient être menacées. Nous devrions transporter plutôt ces dépenses à la protection de nos côtes et de notre navigation, qui ſont la baſe de notre exiſtence et la ſource de notre proſpérité. Nous avons tant de marins qui ne manquent ni de zèle ni de capacité.



D I A-

—

D I A L O G U E VI. (*)

L O R D W E Y M O U T H
U N E N V O Y E D E F R A N C E.

L' E N V O Y E

JE puis assurer votre seigneurie que S. M. T. C. n'a rien tant à cœur que d'entamer une négociation, qui puisse amener la suppression totale des malheurs d'une guerre, dont les fléaux ne se font pas moins sentir aux habitans de la Grande-Bretagne qu'à ceux de l'empire François, et dont la perspective est bien plus effrayante pour vous que pour nous.

L O R D

(*) Ce dialogue a paru séparément et quelques jours après les autres: il a été généralement attribué au même Auteur: ainsi nous l'avons consulté le mieux qu'il nous a été possible avec les autres. Nous avons cru cette remarque nécessaire, pour éclaircir les critiques et les commentateurs à venir qui pourroient se quereller sérieusement, si quelques-uns s'apercevoient qu'en effet ce dialogue est un hors-d'oeuvre, découverte que les autres ne manquoient pas d'attaquer; et qui pourroit, peut-être, donner occasion à quelques *in-folio* à pure perte. *Note du Traducteur.*

E 4

D I A.

LORD WEYMOUTH.

La condamnation indélébile de la France se réduit à la preuve de deux propositions simples et presque évidentes, premièrement qu'une paix profonde, permanente et de la part de l'Angleterre, sincère et véritable, subsistoit entre les deux nations, lorsque la France forma des liaisons d'abord secrètes et ensuite publiques et avouées avec les Colonies révoltées de l'Amérique; secondement que, suivant les maximes les plus reconnues du droit des gens et selon la teneur même des traités actuellement subsistans entre les deux couronnes, ces liaisons pouvoient être regardées comme une infraction de la paix. Vous l'avez troublé cette paix que la *modération* de S. M. avoit rétablie.

L'ENVOYE.

Vous ne dites pas que cette paix déshonorante pour la dignité d'une grande nation, étoit un état forcé qui avoit laissé dans les esprits le mécontentement et le desir de la vengeance. Les

Fran-

François n'ont fait que ce que vous auriez fait à leur place. Transportez vous, je vous prie, encore une fois, au tems des négociations pour la dernière paix. Rappelez vous l'inflexible hauteur avec laquelle vous usâtes des droits de la victoire et comment vous abusâtes de succès que vous ne deviez qu'à la perfidie avec laquelle vous nous aviez attaqués en pleine paix Louis XIV. renonçoit, à fin de ses plus heureuses campagnes, à de brillantes conquêtes pour éteindre l'envie et le ressentiment dans le cœur de ses ennemis. Comment osez-vous vanter votre modération, tandisqu'il s'en faut bien que vous ayez été aussi modérés que ce Monarque, dont vous ne cessez de relever l'orgueil et l'ambition? Le Canada, une partie de la Louisiane, la Floride, le Cap Breton, la Dominique, St. Vincent, Terre-neuve, Tabago Madras, le Sénégal et je ne sçais combien d'autres établissemens dans toutes les parties du monde, il a fallu tout vous céder: votre avidité a tout dévoré: font-ce là des traits de votre modération? Ne deviez-vous pas penser qu'on ne souscrivoit à des conditions si déshonorantes et si dures, que pour obéir à la grande loi de la force et combiner une vengeance plus sûre? Ce n'est pas que j'attribue un droit réel à la force: je ne juge pas d'après le droit; je juge d'après les faits: je ne

D U T H.

la France se ré-
 tions simples et
 qu'une paix pro-
 de l'Angleterre,
 re les deux na-
 liaisons d'abord
 vouées avec les
 e; secondement
 s reconques du
 même des trai-
 s deux couron-
 gardées comme
 l'avez troublé
 M. avoit réta-

déshonorante
 on, étoit un
 esprits le mé-
 vengeance. Les
 Fran-

parle pas en législateur ; je parle en politique. Je dis que chaque état doit tenir un rang analogue à sa situation, à sa grandeur et à sa population ; les sujets de cet état conservent malgré eux des sentimens d'orgueil relatifs à la force de la société qu'ils composent : un événement imprévu peut bien abaisser cet Etat : mais il ne sauroit ni l'empêcher de tendre naturellement à se relever, ni étouffer les sentimens des particuliers : Et vous paroissez étonnés de notre conduite actuelle ! Vous aviez brisé la barrière en Europe et aux Indes. Il étoit, a dit très bien chez vous un de nos Ecrivains, de la dignité d'une nation qui prétend en corps aux honneurs de la philosophie, de se fixer des bornes à elle même et de montrer aux hommes étonnés, une puissance prépondérante et modérée. Si vos ministres avoient connu le cœur humain, apprécié une grande nation telle que la Françoisé, et consulté leurs vrais intérêts, ils ne nous auroient pas contraints à faire de pareilles cessions : vous nous attaquétes en Renards et vous nous fîtes la loi en Lions.

LORD WEYMOUTH,

Si un ennemi étranger avoit fait la conquête des Etats de S. M. B. en Amérique et que la France eût confirmé par un traité solennel, un acte de violence qui dépouilloit, au milieu d'une paix profonde, le voisin respectable, dont elle se disoit le voi-

voisin et l'allié, l'Europe entière se seroit soulevée contre l'injustice d'un procédé qui violoit sans pudeur tout ce qu'il y a de plus saint parmi les hommes. La première découverte, la possession interrompue de deux cens ans, suffit pour constater les droits de la Grande-Bretagne aux terres de l'Amérique-Septentrionale et sa souveraineté sur le peuple qui y avoit formé des établissemens avec la permission et sous le gouvernement des prédécesseurs du Roi.

L' E N V O Y E.

Tous vos publicistes avouent que le soulèvement général de toute une nation ne mérite point le nom de rébellion. Guillaume III fut sans doute un ennemi étranger à l'égard de Jacques II: cependant, Jacques II n'avoit-il pas plus de droits sur la Grande-Bretagne, que George III n'en peut réclamer sur les colonies de l'Amérique? Pour vous montrer la faiblesse de votre argument, je suppose que les Américains, reconnaissant les droits des prédécesseurs de votre Monarque, se fussent avisés de proclamer le Prétendant ou son ayant-causé: que pourriez-vous leur objecter? N'auroient-ils pas droit de vous dire qu'ils rendent à l'héritier

tier légitime un domaine usurpé et que vous êtes vous même les rebelles et votre Prince l'usurpateur ?

LORD WEYMOUTH

Parcequ'un peuple ôse secouer le joug de l'autorité ou plutôt des loix, qu'il a usurpé les provinces et les prérogatives de son souverain, et recherché l'alliance des étrangers, pour appuyer son indépendance prétendue, ces étrangers peuvent-ils accepter cette alliance, ratifier ces usurpations et reconnoître cette indépendance, sans supposer que la révolte a des droits plus étendus que ceux de la guerre et sans accorder aux sujets rebelles un titre légitime aux conquêtes qu'il n'ont pu faire qu'au mépris de la justice et des loix.

L'E N V O Y E.

Ces phrases sont belles : on dirait qu'elles sont préparées pour entrer dans un manifeste ; mais elles sont toujours fondées sur un faux principe. Elle ne vont à rien moins qu'à ébranler tous les trônes, en
com-

comme.
que tou
surtout
rébelles
les ren
pendre
n'avon
les Ho
laume
usurpa
connu
vince
puiss

Il
disp
amb
de p

vo

commençant par celui de George III. Vous savez que tout le monde ne convient pas en Europe, et surtout en Angleterre, que les Américains sont des rebelles. Au moins il n'est pas sûr que l'infortune les rendra tels: leur crime ou leur innocence dépendent du sort des armes: dans cette situation, n'avons nous pas le droit de les soutenir, comme les Hollandois ont eu droit de soutenir votre Guillaume III.; avant que la victoire eût légitimé son usurpation, ou comme Henri IV. et Elizabeth reconnurent et soutinrent l'indépendance des Provinces-Unies, sans attendre le consentement de la puissance dont cette déclaration blessoit les droits?

LORD WEYMOUTH.

Il étoit réservé à la France de se vanter de ses dispositions pacifiques, dans l'instant même que son ambition lui inspira d'exécuter et d'avouer un acte de perfidie sans exemple dans l'histoire des nations.

L'ENVOYE.

J'ai déjà répondu à votre nouvelle déclamation, en vous prouvant que l'autorité même de S. M. B. n'étoit
ap-

appuyée que sur des exemples de ce genre. Je pourrois rappeler encore l'assistance secrète ou publique que vous avez donnée aux Rébelles de la Rochelle, des Cevennes, ou de la Corse. N'avez vous pas auparavant reconnu les droits qu'avoient dans ces différens endroits, Louis XIII, Louis XIV, et la République de Genes qui les céda à Louis XV?

LORD WEYMOUTH.

Après avoir épuisé toutes les ressources de la perfidie et de la dissimulation, la France ôse avouer à la face de l'Europe *indignée* un traité solennel fait avec les agens *nébreux* des colonies.

LE N V O Y E.

Pendant plus de vingt ans votre Reine Elizabeth se consuma en protestations d'amitié pour le Roi d'Espagne dans le tems qu'elle assistoit secrètement d'argent et publiquement de troupes, un peuple qu'elle regardoit elle même comme rebelle. Que la conduite de Louis XVI a été bien plus noble
et

et plus franch
qu'autant de to
mer un traité
Il ne vous a po
occasion pour
étoit vraiment
me vous le pré
cette condui
soulévée cont
armer en vot
commet, sel
dans l'histoir
présent inou
donc avec la
d'être indig
l'Amérique

La cour
traités, le
verains, e
des liaifon
un peuple
que sur

et plus franche! Il ne vous a caché sa résolution qu'autant de tems qu'il lui en falloit pour consumer un traité qu'il ne pouvoit faire que secrettement. Il ne vous a point caché qu'il étoit ravi de saisir cette occasion pour voir l'abaissement d'une puissance, qui étoit vraiment trop étendue pour sa sûreté. Si, comme vous le prétendez, l'Europe eût été indignée de cette conduite pourquoi, vous qui l'avez si souvent soulevée contre la France, ne l'avez vous pas fait armer en votre faveur dans une circonstance où elle commet, selon vous, une perfidie sans exemple dans l'histoire des nations? Cette inaction, jusqu'à présent inouïe de l'Europe à votre égard, prouvé donc avec la dernière évidence qu'elle est bien loin d'être indignée et que son voeu général est pour l'Amérique et la France.

LORD WEYMOUTH.

La cour de France oublie sans peine la foi des traités, les devoirs des alliés et les droits des souverains, et ne rougit point d'avilir sa dignité par des liaisons d'abord secrettes, ensuite publiques avec un peuple qui ne fonde son indépendance prétendue que sur la hardiesse de sa révolte.

I. E. N.

L' E N V O Y E.

Ainsi les Américains font, suivant vous, dans le cas des usurpateurs; or, dans quel code politique avez vous lu qu'il fût humiliant ou défendu de traiter avec des usurpateurs? Les puissances de l'Europe ne font-elles pas dans l'usage de ne regarder, en ce cas, que le droit du possesseur, si leur intérêt les y engage; elles ne se constituent point les juges des querelles domestiques d'une autre nation. Ces principes vous paraissent renverser les droits des souverains: et c'est précisément le contraire. C'est d'après ces principes que les puissances de l'Europe envoient des Ambassadeurs à votre Monarque, comme elles en ont envoyé à Cromwel. Ce n'est pas à George III que la France jura une amitié éternelle en 1763: elle a traité avec l'Empire Britannique, auquel étoient alors jointes les treize colonies qui viennent de rompre le pacte d'association. Elles disent que vous avez commencé par le rompre vous mêmes, en violant à leur égard la loi fondamentale de votre Etat suivant laquelle un sujet Britannique ne peut être taxé sans

son

son conf
deux, p
traiter a
principes
te autor
vu quel
tion pou
dans la
entiere,
gouvern
la voie
appelle
une dor
Dans ce
ront-il
répond
ellemen
cessez-
ler, au
nature

La
à tou
qu'il

son consentement. Cet empire étant divisé en deux, pourquoi n'aurions-nous pas le droit de traiter avec l'une et l'autre partie? Suivant les principes de la constitution Britannique, toute autorité ne vient-elle pas du peuple? On a vu quelquefois des ambitieux faire soulever une nation pour leur propre intérêt. Mais il n'est pas dans la nature des choses humaines, qu'une nation entière, où presque tous les citoyens ont part au gouvernement, recoure, sans raison ni motif, à la voie terrible des armes, pour soutenir ce qu'elle appelle sa liberté, et qu'elle secoue unanimement une domination ancienne et affermie par le tems. Dans ce terrible conflit, ceux qui se plaignent, seront-ils moins dignes de foi, que ceux qui leur répondent par le fer et le feu? Vous appelez actuellement les François vos alliés: et pourquoi ne cessez-vous dans toute autre occasion de les appeler, aussi bien en paix qu'en guerre, vos ennemis naturels?

LORD WEYMOUTH.

La France ne se justifie qu'en faisant valoir, tour à tour et presque au même instant, des droits qu'il n'est permis qu'à un ennemi de réclamer:

F

et



et son adresse à confondre sans cesse deux suppositions qui n'ont rien de commun, est la conséquence naturelle d'une politique fautive et insidieuse, incapable de soutenir la lumière du grand jour. N'est-ce pas permettre la guerre que d'accorder, comme la France a fait, aux Américains, le droit d'armer dans ses ports et d'en exporter toutes sortes de munitions de guerre; et peut-on permettre la guerre, sans violer la paix? En un mot la déclaration du Marquis de Noailles n'a-t-elle pas été le signal de l'infraction publique d'une paix, annoncée par des faits qu'on ne peut considérer que comme une autre infraction de la foi des traités? Votre cour, dans son manifeste, n'a-t-elle pas laissé échapper l'aveu des engagements qu'elle avoit formés avec l'Espagne, pour vanger leurs prétendus griefs et mettre un terme à ce qu'elles apellent l'empire tyrannique de l'Angleterre sur les mers?

L'ENVOYE.

C'est sans doute pour justifier les ordres que vous aurez donnés clandestinement pour prendre les Manilles, que vous amenez ici le Roi d'Espagne: c'est, pour justifier la surprise de Pondichéri,

qu'il

qu'il vou
quis de N
re. Qu
gent leu
le tems
me telle
membres
qui n'av
tre Am
ce, que
qu'il lai
seaux F
tât sur
les hon
même d
ve enco
gression
fausses
vous o
Donc,
que la
nocent
me ce
ment
dites a
que vo
violé



deux supposi-
 la conséquen-
 et infidieuse,
 grand jour.
 e d'accorder,
 ains, le droit
 er toutes for-
 t-on permet-
 En un mot la
 n'a-t-elle pas
 e d'une paix,
 ut considerer
 a foi des trai-
 n'a-t-elle pas
 quelle avoit
 leurs préten-
 elles apelent
 ar les mers?

ordres que
 our prendre
 Roi d'Espag-
 Pondicheri,
 qu'il

qu'il vous plait d'assigner à la déclaration du Mar-
 quis de Noailles la teneur d'une déclaration de guer-
 re. Que tous les ministres de S. M. B. interro-
 gent leur propre cœur, et ils avoueront que, dans
 le tems, cette déclaration ne fut pas regardée com-
 me telle. Il y eut dans votre parlement plusieurs
 membres qui la représenterent comme un procédé
 qui n'avoit rien d'extraordinaire, ni d'hostile. Vo-
 tre Amiral Keppel prouva, avec la dernière éviden-
 ce, que la chose n'étoit pas encore décidée; puis-
 qu'il laissa passer au milieu de sa flotte, plusieurs vais-
 seaux François, dans la crainte, dit-il, qu'on ne jet-
 tât sur lui le blâme d'avoir engagé sa nation dans
 les horreurs d'une nouvelle guerre. La relation
 même de ceux qui attaquèrent la *Belle-Poule*, prou-
 ve encore, par l'attention-qu'ils ont à rejeter l'ag-
 gression sur les François, combien vos assertions sont
 fausses: il seroit singulier qu'un peuple-Roi, tel que
 vous osez vous titrer, fût en guerre, sans le savoir.
 Donc, ce que vous regardez comme un défi et
 que la France regarde comme une déclaration in-
 nocente, n'étoit point accepté pour tel. Or, com-
 me ce principe, probablement faux, et certaine-
 ment douteux, est la raison d'après laquelle vous
 dites avoir commencé les hostilités, il s'ensuit donc
 que vous êtes d'injustes agresseurs et que vous avez
 violé vous mêmes les droits des nations et de la paix.



LORD WEYMOUTH.

Les déclarations ne sont que des moyens dont les nations sont réciproquement convenues, pour éviter la trahison et la surprise; mais les cérémonies qui annoncent ce changement terrible de la paix à la guerre, les hérauts, les proclamations, les manifestes, ne sont jamais nécessaires et ne sont pas toujours les mêmes.

L'E N V E.

Ainsi, Messieurs les Anglois, vous n'avez pas dégénérés: vous êtes aussi toujours les mêmes. Toutes ces formalités ou d'autres équivalentes, ne sont pour vous que de vaines institutions: vous nous le prouvâtes très bien en 1755: vous ne devez donc pas être étonnés que votre Monarque ait pris des arrangemens en conséquence: ses précautions ne sont donc pas, comme vous l'avez insinué, l'effet d'une conscience qui se sent coupable, mais elles sont l'effet d'une prudence nécessaire vis-à-vis d'un voisin dont on connoissoit la manière d'agir par une trop funeste expérience.

LORD

Que
Versail
la plu
et pré
tous s
vaissea
de fes
paratit
cer la

Vo
enne
d'état

M
table
l'arr
post
forc
den

LORD WEYMOUTH.

Que devons nous faire en voyant la cour de Versailles appliquée avec l'ardeur la plus vive et la plus opiniâtre à l'augmentation de sa marine, et précipitant, sans motifs et sans ennemi, dans tous ses ports, la construction et l'armement de vaisseaux, en détournant une partie considérable de ses revenus, pour fournir aux frais de préparatifs militaires, dont il étoit impossible d'annoncer la nécessité ou l'objet ?

L'ENVOYE.

Vous deviez la prévenir, et suivant votre ancienne coutume, l'écraser avant qu'elle eût le temps d'étaler l'orgueil de sa nouvelle puissance maritime.

LORD WEYMOUTH.

Mais, qu'auroit dit le tribunal libre et respectable qui prononce, sans crainte et sans flatterie, l'arrêt de l'Europe, du siècle présent et de la postérité; si nous eussions fait un usage de nos forces plus conforme aux suggestions de la prudence qu'aux loix exactes de l'apparente équité ?

LORD

F 3

L'EN

L'ENVOYE.

Depuis que vous vous sentez un peu faibles, vous êtes devenus bien délicats sur le point d'honneur, Messieurs les Anglois. Si vous eussiez été moins délicats ou plus puissans, vous auriez bravé sans peine les cris des hommes éclairés et désintéressés de l'Europe; et vos colonies seroient ramenées à l'obéissance. Ou plutôt, pour éviter le ton du persiflage, avouez que l'état critique où vous vous êtes trouvés, de ne pouvoir frapper sans blesser l'apparente équité, ni rester oisifs, sans compromettre vos plus précieux intérêts, montre que votre puissance étoit montée trop haut et que les alarmes, que vous avez inspirées partout et que l'Europe fait éclater suffisamment en vous abandonnant, ne sont que trop fondées.

LORD WEYMOUTH.

Il ne convient pas à la dignité de S. M. B. de vouloir rechercher l'époque ou la nature de la correspondance que les agens des Colonies révoltées eurent l'adresse de lier avec les ministres de Versailles, et dont on vit bientôt les effets publics dans

dans la
effrénée
des négoc
rique,
nécessair
canon,
tillerie,
non seu
on mèn

Parc
l'Amé
paix a
montr
ils rep
noient
merce
d'osci
vis à
rellen
de la
Etats
rivau
s'abu
qui

dans la liberté générale ou plutôt dans la licence effrénée d'un commerce illégitime. La conduite des négocians François qui faisoient passer en Amérique, non seulement les marchandises utiles et nécessaires, mais encore le salpêtre, la poudre à canon, les munitions de guerre, les armes, l'artillerie, annonçoit hautement qu'ils étoient assurés non seulement de l'impunité, mais de la protection même et de la faveur du ministère.

L' E N V O Y E.

Parceque les François, lors du soulèvement de l'Amérique contre la mere-patrie, étoient en paix avec vous, s'ensuivoit-il qu'ils dussent vous montrer la déférence la plus indéfinie ? Devoient-ils repousser de leurs ports des marchands qui venoient y apporter une branche avantageuse de commerce ? Ne perdez pas de vue que, dans l'état d'oscillation où cette défection a mis la France vis à vis de l'Angleterre, la première devoit naturellement plus pesante à proportion que le poids de la seconde diminueoit. Souvenez-vous que des Etats, que la nature et les circonstances ont fait rivaux, ne sont pas des personnes morales : c'est s'abuser que de les juger d'après les mêmes principes qui doivent regler la conduite des individus : ce

font des corps qui ont l'un à l'égard de l'autre un mouvement d'impulsion et de répulsion: et chacun d'eux tend naturellement et forcément, à se remettre à sa place, quand une douloureuse nécessité l'en a fait sortir. Ce sont ces mêmes principes que la Grande-Bretagne a constamment avoués, toutes les fois qu'elle a prétendu tenir, orgueilleusement, la balance et l'équilibre de l'Europe.

LORD WEYMOUTH.

Nous n'oublierons jamais que c'est par les secours secrets de la France que les rebelles se sont d'abord soutenus et par ses secours publics qu'ils ont résisté à nos puissans efforts.

L'ENVOYE.

Elle n'a donc pas soupçonné sans fondement que votre projet étoit de les rallier, pour les armer contre elle. Des soupçons ne peuvent porter sur des preuves clairement articulées et solidement établies; parceque des soupçons ne sont pas des assertions. Mais, je le répète, la connoissance du caractère de votre nation et le souvenir des déprédations et des insultes commises en 1755, lui suffisoient pour assésor des soupçons. Vous vous êtes trahis vous mêmes,

mes,

mes, e
 riliés.
 aux Co
 aneres
 mes: mes de
 Poccas
 plaifan
 repro
 villon
 éloigu
 gilanc
 toien
 les d
 me t
 tez y
 du F
 me.
 ne v
 palp
 rot
 ter
 for
 le
 fi
 lo
 C
 2

mes, en avouant que vous regardiez comme des hostilités, les secours clandestins que nous donnions aux Colonies: vous en aviez fait des plaintes trop amères, pour qu'on ne soupçonnât pas vos vûës ultérieures: vous nous regardiez sans doute comme des victimes dont on ne différoit le sacrifice qu'en attendant l'occasion de les immoler plus sûrement. Vous êtes plaisans, Mrs. les Anglois. Quand la France vous reprochoit les fréquentes insultes faites à son pavillon, vous répondiez que, sur le théâtre vaste et éloigné des opérations d'une guerre navale, la vigilance la plus active, l'autorité la plus ferme, étoient incapables de découvrir ou de réprimer tous les désordres: et quand la France répond sur le même ton, à vos plaintes réciproques; vous n'admettez point ses raisons, sous prétexte que la volonté du Prince ne trouve point d'obstacle dans ce royaume. La partialité vous aveugle au point que vous ne vous appercevez même pas de cette contradiction palpable. Vous ne faites pas attention que le despotisme que vous dites exister en France, y faciliteroit bien plus ces désordres, que dans un empire fondé sur des loix equitables et invariables, d'après le tableau que vous tracez vous même de votre constitution. Il seroit impossible que la vigilance des loix pût toujours prévenir la contrebande habile. Comme on ne pouvoit empêcher une nation que vous aviez pris plaisir d'humilier avec un orgueil si révol-

de l'autre un
on: et chacun
ent, à se re-
reufe nécessi-
êmes princ-
ment avoués,
nir, orgueil-
e l'Europe.

H.

par les secours
e fort d'abord
ils ont résisté

ndement que
s armer con-
rter sur des
ent établies;
affertions.
caractère de
ions et des
t pour as-
vous md-
mes,

tant, de saisir avec empressement l'occasion de s'indemniser à vos dépens, deviez vous vous attendre que vos sollicitations eussent beaucoup d'effet et que la cour même pût, avec la meilleure intention, arrêter une contrebande que tous les François faisoient qu'il étoit de son intérêt de favoriser ? Les loix des nations condamnent, il est vrai, ces pratiques; mais elles ferment les yeux sur la conduite des souverains à cet égard : elles sont contentes, s'ils ne les avouent pas publiquement : elles croient faire assez, en donnant à la puissance lésée le droit de confisquer les marchandises coupables, quand elle peut s'en saisir. Ainsi se conduisit votre Reine Elizabeth à l'égard des infurgens des Pays-Bas, sans recourir à plusieurs autres exemples que je pourrois vous alléguer. Le droit public des nations ne fait pas des restrictions plus severes au droit naturel qu'ont tous les peuples de commercer avec une liberté illimitée sur toutes les mers et dans tous les pays. Nous ne vous avons jamais promis de ne point commercer avec les Americains. Vous savez vous même que vous n'avez pas toujours été en état d'empêcher en Angleterre la pratique d'un pareil commerce. La connivance du Roi de France à cet égard, quand même elle seroit prouvée, doit paroître d'autant moins étonnante, que tous les autres souverains en agissent de même. Si vous deviez regarder comme ennemis toutes les puissances dont

les

les suje
tes aux
attaque
savez d
St. L'u
difes q
cez fan
violati
qui n
coupa
haine

To
raux
tend
que
ses
aux
prat
tific

J
ne

les sujets ont fourni des marchandises de toutes sortes aux Americains, vous auriez dû commencer par attaquer ouvertement les Hollandois; puisque vous savez que les Americains ont tiré des habitans de St. Eustache et de Hollande encore plus de marchandises que de tous les autres pays. Vous prononcez sans hésiter que la conduite des François est une violation de la loi; pourquoi, les autres nations qui n'en ont pas fait, seroient-elles moins coupables? Ne méprisez malgré vous votre haine nationale les hostiles.

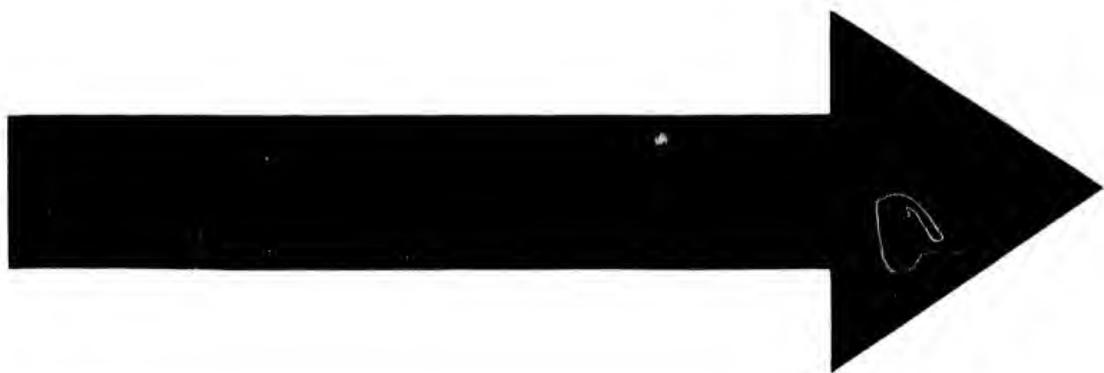
LORD WEYMOUTH.

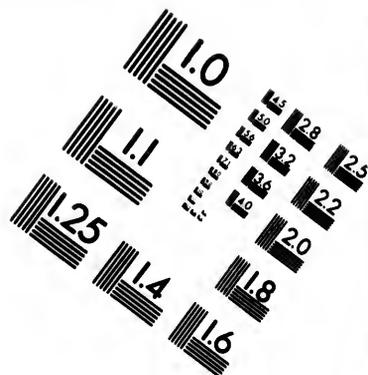
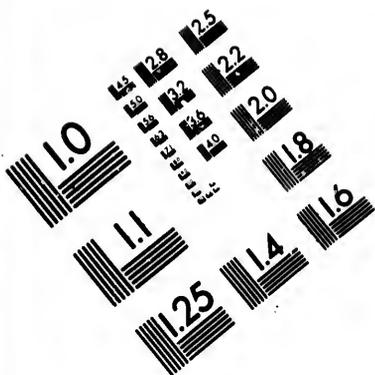
Tout le monde sçait que, par les pactes généraux, écrits ou tacites, et par les usages bien entendus de toutes les puissances de l'Europe, chaque métropole doit avoir la propriété exclusive de ses Colonies. Notre Docteur Mariott l'a prouvé aux Hollandois en leur reprochant leur méchantes pratiques. Je vous conseille de lire le mémoire justificatif qu'il a publié à ce sujet.

L'ENVOYE.

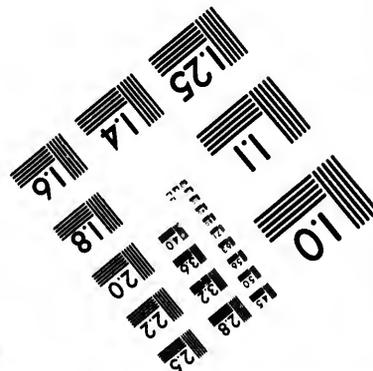
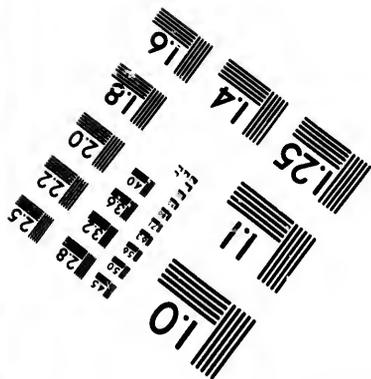
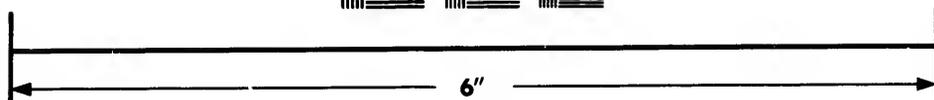
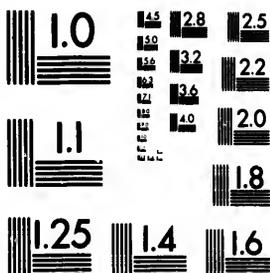
Je n'ai pas besoin de lire ce mémoire: car il ne me dira pas que ce sont les Anglois qui ont

tou-





**IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)**



**Photographic
Sciences
Corporation**

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

15
12.8
13
13.2
16
22
20
18

11
11
11
01
01
01

toujours violé ces pactes et ces usages avec le plus d'impudence. C'est par leur commerce illicite avec les Colonies Espagnoles, c'est en défendant même cette odieuse contrebande par des guerres ouvertes, qu'ils ont fait prendre le chemin de l'Angleterre aux revenus de ces Colonies qui, par la première découverte, par une possession non interrompue de près de trois cens ans et par le consentement de toutes les nations, appartenoient incontestablement à l'Espagne. Il me seroit plus aisé de multiplier les autres exemples d'un pareil commerce illicite que vous avez fait dans tous les pays, qu'à vous de les nier. Ce n'est pas tout. Avant que la guerre éclatât, vous aviez déjà vu la nécessité de vous relâcher de vos loix prohibitives à l'égard des Américains; vous leur permettiez de trafiquer directement dans les ports des autres puissances de l'Europe: ne fait-on pas d'ailleurs qu'il y a eu un commerce constant et direct entre vos Colonies et les établissemens des autres Etats en Amérique? Ainsi les suites de vos procédés odieux retombent sur vous mêmes. Plût-à-dieu que vous vous fussiez bornés à ces commerces illicites, et qu'en pleine paix, vous n'eussiez jamais commis, avoué des hostilités manifestes!

L O R D

Jan
mais
tout
mes.

To
poser
que
terri
rems
que
voit
attach
est d
té.
ra t
ne p
par
d'E
ven
con
pill



 LORD WEYMOUTH.

Jamais ces exemples prétendus n'ont existé : jamais la Grande-Bretagne n'a violé, comme vous, tout ce qu'il y a de plus saint parmi les hommes.

L'ENVOYE.

Toutes les nations maritimes, voisines, vont déposer contre l'Angleterre. L'Espagne vous reproche que vous ne possédez presque aucun de ses anciens territoires que vous n'avez acquis par surprise en tems de paix, et que toutes les mers sont témoins que, quand vous avez battu ses vaisseaux, il n'y avoit pas sujet de croire qu'ils dussent même être attaqués. Cette assertion paroît outrée, tant elle est étonnante : elle est cependant dans l'exacte vérité. Entr'autres exemples, Péquité vous reprochera toujours d'avoir surpris la Jamaïque en pleine paix et de vous en être fait adjuger la possession par le droit de la force. Durant tout le cours du règne d'Elizabeth, et constamment, quoique moins souvent, sous les autres règnes, vous avez regardé comme une action glorieuse et patriotique, de piller les vaisseaux, et d'envahir les côtes et

le

LORD

le commerce exclusif du Roi d'Espagne. Gibraltar même et Minorque, par quel droit les possédez-vous ? N'est-ce pas pour avoir profité odieusement de la détresse où se trouva le Roi d'Espagne à la paix d'Utrecht ? Vous tirâtes parti des circonstances pour le forcer de vous céder ces deux beaux fleurons de sa couronne, que vous n'aviez saisis que pour les rendre au Roi qui seroit accepté par les Espagnols. N'avez-vous pas, en pleine paix, fourni des armes aux habitans de Ceylon pour chasser les Hollandois de Trinquemale ? Ne leur avez-vous pas enlevé en pleine paix plusieurs établissemens dans l'Isle de Sumatra, dont vous avez ensuite su vous faire confirmer la possession par le même droit du plus fort ? En 1755, n'avez-vous pas, en pleine paix, enlevé plus de trois cens vaisseaux François qui naviguoient sur la foi des traités et fait prisonniers huit mille hommes qui étoient la fleur de leurs matelots ? Vous osâtes même soutenir que la restitution des vaisseaux, pris avant la déclaration de guerre, étoit contraire au droit des gens, pour répondre à *Pultimatum* de notre cour. En pleine paix, l'Amiral Boscawen s'empara de *l'Alceste* et du *Lys*, deux vaisseaux de guerre. Pour nous forcer à nourrir ces prisonniers enlevés si odieusement ou pour les engager à plonger le poignard dans le sein de leur patrie en les aëbauchant pour votre service, vous les laissiez périr

périr
bassac
à vos
détru
et ve
ment
Quel
à l'o
forç
près
a eu
nier
parat
res,
l'acc
navir
çois
la pl
ulcér
soule
Qua
cont
guer
rée:
men
un
ils r

périr de misère et de faim. Le caractère sacré d'Ambassadeur n'a pu dérober le malheureux Jumonville à vos coups. Dirai-je avec quelle cruauté vous avez détruit dans l'Acadie une peuplade d'hommes libres et vertueux, composée de 25000 hommes, uniquement, parce qu'ils étoient François d'origine ? Quelle orgueilleuse barbarie n'employâtes-vous pas, à l'occasion de ces billets de Canada que vous nous forçâtes à payer ? Dites donc, à présent, si d'après des procédés si odieux, si perfides, la France a eu tort de soupçonner vos vues ? Pouvez-vous nier que, dans le tems que la France faisoit des préparatifs que votre caractère connu rendoit nécessaires, il a été réellement mis en délibération de l'accabler, en enlevant d'un seul coup de filet, ses navires, ses matelots, ses pêcheurs ? Les François ont dû sentir tous ces outrages : l'animosité la plus violente devoit fermenter dans leur cocurs ulcérés : voilà le sentiment juste et fondé que le soulèvement des Américains a fait éclater. Quand, dans le siècle passé, vous souleviez l'Europe contre la France, il vous eût été difficile d'alléguer d'autre raison qu'une haine nationale, invétérée : mais quand les François vous disent actuellement qu'ils veulent venger leurs griefs et mettre un terme à votre empire tyrannique sur les mers, ils ne combattent point des fantômes et ne parlent point



point le langage de la déclamation. Vos immenses progrès dans toutes les parties du monde, à leurs dépens et aux dépens des autres nations, et en dernier lieu votre alliance avec les Mosquitoes, pour pénétrer dans le Mexique, votre prise de possession des Isles Turques et des Isles de Falkland, tous ces faits publics, tous ces griefs révoltans, ne justifient ils pas pleinement leurs craintes, n'autorisent-ils pas leur ressentiment et n'absolvent-ils pas leur attention à soulever l'Europe contre votre ambition et contre vos progrès effrayans vers la monarchie universelle du commerce, des mers et des deux Indes? Mais votre regne est passé, le voile est tombé: l'inaction des puissances jadis vos alliées, vous annonce qu'il faut parler un autre langage, changer de conduite et jouer un rôle plus modeste.

LORD WEYMOUTH.

Il ne s'agit pas ici de discuter la justice ou l'injustice de la conduite de l'une et l'autre cour; il est question de s'arranger pour arrêter l'effusion du sang. S. M. T. C. ne pourroit-elle pas renoncer à son alliance avec les Américains et retirer sa déclaration du 13 Mars de l'année dernière?

L'EN-

Qua
une p
avec c
galité
dépen
Inébra
de la
ces va
trèves
les on
ne son
réduit
en éta
vaux a
liation
cette
regle.
Ainsi

L'ENVOYE.

Quand il plut au Roi d'assigner aux Américains une place parmi les nations libres, et de traiter avec ce peuple faible et naissant sur le pied de l'égalité, il jura de ne pas l'abandonner, que son indépendance ne fût affermie sur une base ferme et inébranlable. Ce serment, qui tient à l'honneur de la nation, est plus fort et plus sacré que tous ces vains sermens que l'on prête, en signant ces trêves qu'on appelle paix, à l'infraction desquelles on n'a attaché aucun déshonneur, parcequ'elles ne sont que des situations forcées où le plus fort réduit le plus foible; jusqu'à ce que celui-ci soit en état de revenir à la charge et d'attaquer ses rivaux avec d'autant plus d'acharnement que son humiliation avoit été plus grande. Vous voyez, dans cette observation, le principe qui nous a servi de règle. Plut-à-dieu que vous n'en eussiez jamais suivi de plus odieux!

LORD WEYMOUTH.

Je suppose qu'on vous rendit le Ca-

G

rada;

L'EN-

nada, pour renoncer à vos liaisons avec les Américains. Une acquisition si importante devoit vous tenter.

L'ENVOYE.

Votre insinuation est injurieuse. De quel front un François oseroit-il paroître chez l'Étranger, si, jamais, il avoit pu concevoir l'indigne pensée de vendre des alliés, des amis? Confidez, Mylord, que, quand même nous aurions l'ame assez noire pour croire cette offre admissible, nous n'aurions pas l'aveuglement de la croire praticable. Nous perdriens d'utiles alliés; et nous n'aurions embrassé que des fantômes. Pourriens-nous compter sur la jouissance tranquille du pays que vous nous offrez, dès que votre réunion aux Américains vous auroit rendu, avec votre ancienne prépondérance, la tentation de nous le ravir de nouveau; et que cette infame trahison, en vous ramenant pour toujours les Américains, les auroit rendu nos éternels et nos plus furieux ennemis? La France a des vûes bien différentes. Je ne sais même si elle ne vous laisseroit pas tout ce que vous possédez encore vers le Canada, au cas que

vous

vous
danco
les ab
une t
traité
à - dir
ons
possib
le dan
vous

Je
déjà
droit
L'a-t
n'exil
festes

font

les Améri-
croit vous

e. De quel
votre che
voir l'indig-
mis? Consi-
nous aurions
e admissible,
croire prati-
et nous n'au-
rions-nous
du pays que
n aux Amé-
ncienne pré-
avir de nou-
a vous rame-
s auroit ren-
ennemis? La

Je ne fais
tout ce que
au cas que
vous

vous missiez bas les armes et reconnussiez l'indépen-
dance des treize Colonies. Elle ne peut ni ne doit
les abandonner. Pour sauver votre honneur, on seroit
une trêve à longues années, et les Américains seroient
traités, comme vous les traitez actuellement, c'est
à-dire comme indépendans de fait. Ces conditi-
ons vous sont très favorables: considérez l'im-
possibilité où vous êtes de ramener l'Amérique et
le danger qui vous menace de perdre tout ce qu'il
vous reste encore dans cette partie du monde.

LORD WEYMOUTH.

Je suis vraiment étonné que la France se donne
déjà le ton de prescrire la loi: a-t-elle acquis ce
droit par le succès de ses opérations militaires?
L'a-t-elle acquis par ces victoires navales qui
n'existent que dans ses gazettes et dans les man-
ifestes des vainqueurs prétendus?

L'ENVOYE

Vos instructueuses compagnes en Amérique
sont sûrement des riens: les conquêtes de la Do-
mini-

minique, de St. Vincent, de la Grenade et de plusieurs établissemens en Afrique, sont des avantages prétendus: la défitte de Byron et la fuite de Hardy font des rencontres sans conséquence. Ainsi, tous les Gascons ne font pas sur les bords de la Garonne: vous nous persuaderiez bientôt que l'Amiral Keppel et l'Amiral Hardy ont battu complètement le comte d'Orvilliers et que Prevost et le Général Wayne ont taillé en pièces toutes les armées Américaines.

D

C
justif
moin
penda
indép
gocia
même
je les
ne pe
seule
quest
n'avo
m'a r

DIA

D I A L O G U E , VII.

S. M.

L O R D W E Y M O U T H ,

L O R D N O R T H , L O R D G E R M A I N E .

L O R D W E Y M O U T H .

Croiriez-vous, Sire, que la France nous fait des propositions que les plus grands succès justifieroient à peine et qu'elle ne nous propose rien moins que de faire une trêve à longues années, pendant laquelle les Colonies revoltées seroient indépendantes de fait. Envain ai-je opposé au négociateur les meilleures raisons contenues dans le mémoire justificatif que nous allons faire paraître : je les avois même apprises par cœur pour qu'elles ne perdissent rien de leur force : mais il m'a non seulement répondu ; il m'a même fait quelques questions embarrassantes, auxquelles je crains de n'avoir pas pleinement satisfait. En un mot il m'a représenté la nation Française comme si animée

contre nous, que nous devons renoncer à tout projet de conciliation de ce côté là.

S. M.

Je crois que nous n'avons pas assez prouvé qu'en 1755, nous n'avons point, contre la sainteté des sermens et la foi à des engagements publics et sacrés, enlevé trois cens vaisseaux François: ce trait leur sert de fondement pour appuyer leurs craintes et leurs soupçons dans la conjoncture actuelle. Je crois qu'en effet dans la dernière paix, nous n'avons pas assez ménagé le ressentiment de cette nation. Nous aurions dû penser qu'elle n'est pas si endurente que la nation Espagnole. Mais Johnson est un génie inventif. Il a bien su nous prouver que l'on pouvoit en toute équité, fouiller dans la poche des Américains, sans leur demander permission: j'espère qu'il sera les additions nécessaires à notre mémoire justificatif: car, s'il arrivoit, par un hazard qu'on ne sauroit prévoir, que les François eussent la gloire de nous battre à coups de canon, il seroit fâcheux que nous n'eussions pas la consolation de les avoir au moins vaincus dans la guerre de plume. J'espère cependant qu'avec le secours de nos bons Amis les Hollandois....

LORD

He
rique
rien
dég
que
pavi
se jo
stipu
Elle
noit
à Pa
Am
men
vaiss
trait

Q
rest
cha
mén
par

LORD GERMAINE.

Hélas! je viens de recevoir une réponse cathégorique de leur Ambassadeur. Nous n'avons plus rien à espérer de cette République. Elle se croit dégagée de ses engagements, sous le vain prétexte que nous avons rompu les nôtres, en violant son pavillon. En un mot, elle refuse positivement de se joindre à nous, en nous accordant les secours stipulés par les traités d'alliance. Ce n'est pas tout. Elle favorise ouvertement les Rébelles. Elle reconnoît les lettres de marque du congrès et permet à Paul Jones de rester dans le Texel sous pavillon Americain. Elle vient de nous répondre décidément qu'elle ne peut nous rendre les deux beaux vaisseaux doublés en cuivre que ce corsaire nous a traîtreusement enlevés.

S. M.

Que je me repents actuellement d'avoir fait restituer, aux Hollandois les vaisseaux et les marchandises que nous leur avions pris! Je ne les ménageois que dans l'espoir qu'ils finiroient par faire cause commune avec nous. Hélas!

G 4

je

LORD

je ne vois que trop qu'ils m'ont cruellement joué ! je ne m'attendois pas à une pareille trahison, de la part de mes bons amis les Hollandois. Je ne pardonnerai jamais à mon cher Cousin de ne m'avoir pas mieux servi dans un pays où je croyois qu'il avoit tout pouvoir. Encore, si nous pouvions nous flatter d'une juste vengeance: mais je crains qu'il ne soit plus tems de goûter ce doux plaisir des Dieux et des Rois. Il ne seroit pas prudent de nous attirer sur les bras, un quatrieme ennemi, dont la puissance maritime est si considérable. Je vois qu'en effet nous ne devons plus compter que sur nos propres forces et sur nos propres ressources.

L O R D N O R T H.

Hélas ces ressources deviennent de plus en plus insuffisantes. Les impôts sur les quels nous ayons hypothéqué les derniers emprunts, n'ont pas rendu autant que l'on avoit espéré: toutes les branches des revenus publiques sont comme frappées de stérilité: j'ai beau mettre mon esprit à la torture, je ne puis plus imaginer de nouveaux moyens de tirer de l'argent: nous avons taxé les cheminées, les fenêtres, les postes, les chevaux, les chiens, et jusqu'aux domestiques: je crois que nos

com-

pour
reint
nou
quell
on p

Pa
blisc
chac
roit
il y
Roy
l'égl
fois,
bre n
mes
nous
livre

. L
pu
qu

commis nous volent ou que le patriotisme s'éteint tout à fait dans la Grande-Bretagne: quelle nouvelle taxe pourroit-on établir au payement de laquelle personne ne pût se dérober et sur laquelle on pût faire un calcul sûr?

LORD BUTE.

Par exemple, les Eglises sont des lieux bien publics: ne pourroit-on pas ériger à la porte, de chacune, des *custom-houses* (péages)? On ne pourroit y entrer qu'en payant *six pence*: (six sols) il y a dix millions d'hommes dans les trois Royaumes: il y en a qui dans la semaine, vont à l'Eglise plusieurs fois, d'autres n'y vont qu'une fois, d'autres n'y vont jamais: en prenant un nombre moyen, supposons que ces dix millions d'hommes vont chacun quarante fois à l'Eglise par an: nous aurons un revenu clair et net de 10000000 de livres sterlings.

LORD NORTH.

L'idée est bonne: on s'apperçoit même que, depuis nos derniers revers les églises sont plus fréquentées qu'auparavant. Quand ont souffert on est bien

bien dévot. Il seroit seulement à craindre que nos Anglois n'étant pas naturellement fort enclins à la piété; il n'en fallût pas davantage, pour leur faire abandonner tout à fait l'exercice de la religion: d'ailleurs je me suis apperçu, que ce n'est gueres que le menu peuple et les pauvres qui fréquentent les Eglises: ils porteroient seuls le poids de cette imposition: il seroit même à craindre qu'ils n'échappassent à la taxe en se faisant tous méthodistes(*)

LORD GERMAINE.

L'idée seroit meilleure, si l'on érigeoit ces *Curtain-houses* à l'entrée des Salles de comédie.

LORD NORTH.

Vous avez raison, Mylord. Nos Anglois se passeront plutôt d'aller aux Eglises que de fréquenter les spectacles; mais il n'y a de théâtres que dans les grandes villes: ainsi cette branche de revenu ne suffira pas à nos besoins actuels.

LORD BUTE.

Par exemple, il est un certain endroit où tout le monde

(*) Ces Sectaires font quelquefois leurs prêches dans les rues et les places Publiques, *note du Traducteur.*

monde t obligé d'aller: ne pourroit-on pas faire fermer tous les cabinets particuliers et forcer, comme à Geneve, tous les citoyens à se rendre dans les édifices construits par l'Etat pour les besoins indispensables ? (*)

L O R D N O R T H.

Je craindrois que, dans ce cas, tous nos Anglois ne devinssent contipés.

UN SECRETAIRE *entre.*

Sire! Un Courier vient d'arriver d'Irlande. Tout dans ce royaume, annonce les symptômes d'une défection, semblable à celle de d'Amérique. Les Irlandois demandent unanimement que tous leurs ports soient libres, et ce qui rend leur demande plus effrayante, c'est qu'ils la font à la tête de quarante mille hommes armés. Ils forment partout des associations, en protestant cependant de leur soumission pour le Roi.

(*) Il paroît que Lord Bute n'a fait que des observations très superficielles dans ses voyages.

Ô Ciel ! il ne manquoit plus que cette nouvelle pour conformer nos malheurs. Les Colonies persistent dans leur opiniâtre rébellion : nous avons perdu la Dominique, St. Vincent, la Grenade et de riches établissemens en Afrique : la Russie, la Prusse, le Danemark, la Hollande même nous abandonnent. L'Irlande commence comme l'Amérique à se révolter en protestant de sa fidélité : ne finiroit-elle pas de la même manière en secouant tout à fait le joug ?

L O R D N O R T H.

Je ne vois pas que nous devions perdre sitôt courage. Nous n'avons qu'à nous appliquer à tourner toutes les dispositions des peuples en faveur du ministère : n'épargnons pas l'argent à ceux qui préconisent son Système et ses opérations : le peuple Anglois est brusque : il n'y a que manière de le savoir prendre : le ministère fera toujours ici ce qu'il voudra, aussi bien que les autres Ministères le font à Paris ou à Constantinople. Si ce peuple a encore du sang dans les veines, il y a moyen de le succer.

L O R D

Je
ne s
très
pour
a pro
Sartl
phle
en le
L'art
kell
hom
ingé
mon
quel
beso
polit
prop
de v
fave
ce I
Se
tée
cass



L O R D G E R M A I N E .

Je crains que le plan de stipendier des Ecrivains ne soit pas bien sûr. Par exemple, nous payâmes très bien le Sieur Tickell pour un pamphlet qui mit pour un tems les rieurs de notre côté. Quel effet a produit sa *Cassette-verte* (Green-box) de Mr. de Sartine ? Nous nous étions flattés que ce pamphlet seroit lapider les membres de l'opposition, en les peignant comme des gens vendus à la France: L'artifice n'a pas réussi: il faut avouer que ce Tickell a bien mérité de nous: Car c'est le premier homme qui a loué le ministère actuel: il a surtout ingénieusement comparé le sommeil auquel il est, vrai, mon cher Lord North, que vous vous abandonnez quelquefois, au sommeil du Lion. Mais qu'avoit-il besoin de compromettre sa pénétration en fait de politique, en s'avisant d'annoncer, d'un ton de prophete, que la France n'avoit plus qu'un souffle de vie et que l'Espagne ne se déclareroit pas en sa faveur ? Qu'avoit-il besoin d'aller à bord du *Prince Frederic*, pour se faire prendre par les François ? Se seroit-il rendu en France pour être plus à portée de remplir son métier, et nous envoyer des *cassettes-vertes* plus authentiques ?

L O R D

L O R D

LORD WEYMOUTH.

Jamais nous n'eumes tant besoin de ces sortes d'écrivains pour les opposer aux Price et aux Priestley: Nous devons toujours avoir soin de donner de grosses recompenses aux Auteurs soi-disans dramatiques, à proportion que leurs pieces seront lardées de maudissons à gros sel contre les François. Les Auteurs y gagnent eux-mêmes: cela les dispense d'avoir de l'esprit. Je me suis apperçu que l'Anglois n'avoit jamais plus de haine et de mépris pour ses ennemis naturels, que lorsqu'il voyoit sur le théâtre un Marquis François, couvert de poudre et de brillans haillons sous un habit d'or, mangeant une feuille de choux, trichant au jeu et volant la bourse de ceux qui l'approchent.

LORD NORTH.

Quelques guinées, semées à propos, peuvent produire de grands effets. J'ai, par exemple, le tarif de toutes les voix qu'il faut acheter dans le Parlement, pour faire passer une motion pour un nouveau subside. Croyez-vous que nous aurions encore un pouce de terre en Amérique, si nous n'avions pas

eu son
fomen
faire
pays
honn
imagi
der d
enga
comm

I
réc
for

eu soin de payer, chez les Rébelles, des gens qui sementent les divisions intestines et ne cessent de faire naître des soupçons contre les François dans ce pays là? Il faudroit surtout bien payer quelque homme de génie, dont l'esprit fertile en ressources imaginât un projet simple et efficace, pour nous guider dans la circonstance épineuse où nous sommes engagés: j'ai déjà invité les personnes à talens de me communiquer leurs idées.

D I A L O G U E VIII.

L O R D N O R T H.

Des FAISEURS de projets.

UN FAISEUR de Projets.

La modestie est la compagne du vrai talent; mais le vrai talent n'est pas toujours encouragé et récompensé. J'ai négligé mes affaires, sacrifié ma fortune, pour découvrir des plans utiles à ma patrie, j'ai

J'ai imaginé un projet qui, d'une seule opération politique, éteindra toutes les dettes de l'Etat; un autre projet, pour extirper la contrebande et les vols dans la Grande-Bretagne, un troisième pour ajouter à la couronne toute l'Amérique méridionale: vous m'avouerez que jamais ces projets ne pouvoient être formés plus à propos: cependant qu'en est-il résulté? Mes créanciers m'ont tenu pendant plus de deux ans en prison, dans le tems que, me disposant à faire adopter mes trois projets, j'aurois conservé l'Amérique à l'Angleterre.

LORD NORTH.

Croyez-vous qu'il soit encore possible de la ramener ?

UN FAISEUR de Projets.

Le génie trouve tout facile. Puisque vous m'honorez de votre confiance, j'espère voir bientôt tous les ennemis de la vieille Angleterre (*) éperdus et écrasés. Faites armer, et plutôt que plus tard, douze flottes, dont la moindre contiendra au moins 30 vaisseaux de Ligne. La plus forte, qui ne sera pas moindre de cent vaisseaux, ira bloquer la flotte et tous les ports de France, d'autres iront bloquer les ports d'Espagne, et les autres, s'emparer du Mexique.

(*) Il y a dans l'original *Old-England*. Ces deux mots ont en Anglois une énergie qu'une traduction littérale ne rend point en François.

que, du Pérou, des Isles Antilles et des Colonies revoltées. Je vous conseille encore d'en envoyer une à l'embouchure du Texel : Je me défie de ces Hollandois, depuis que j'ai lû dans les gazettes qu'ils avoient reçu Paul Jones à Amsterdam, avec une espece de triomphe. Vous sentez, Mylord, combien ces opérations vastes et brillantes peuvent servir à illustrer votre ministère, à relever la gloire du nom Anglois.

L O R D N O R T H .

Oui, mon cher Ami, je sens tous ces avantages et bien d'autres: dites-moi seulement quels moyens vous avez imaginés pour trouver des hommes et de l'argent?

Le FAISEUR de Projets.

Ces soins minutieux appartiennent au cerveau étroit d'un financier, d'un calculateur; ils sont au dessous d'un homme de Génie, tel que moi.

L O R D N O R T H .

Je suis, mon cher Monsieur, extrêmement touché de votre patriotisme: il est fâcheux qu'en travail-

vaillant à payer les dettes de l'Etat, vous ayez été
incarcéré pour vos propres dettes: voici quatre guinées: je vous conseille de vous en acheter des culottes et de manger, de tems en tems, quelques tranches de bœuf rôties sur le gril: l'étude et la méditation ne vous ont aisé que la peau et les os. Mr. le Martyr de la patrie, avant de vous occuper de la subsistance de nos armées et de nos flottes, je vous conseille de vous en faire de solides, et à l'abri des coups du sort.

UN AUTRE HOMME à Projets.

J'avoue que la situation des affaires est fâcheuse; mais elle n'est pas désespérante. J'étois dernièrement en France: un Alchimiste venoit d'y composer un liquide brûlant, qui, lancé dans les navires ennemis, devoit les consumer avec la plus active rapidité. Je me donnois pour Américain, & j'eus le bonheur de m'introduire auprès de l'inventeur. En un mot, j'ai dérobé cet important secret. Louis XVI a refusé de s'en servir. Il faut avouer que les François sont bien fots. Si l'on nous représentoit que cette maniere de faire la guerre, est affreuse, horrible; ne pourrions-nous pas répondre qu'il n'y a rien là de plus extraordinaire que les machines infernales que nous avons employées plus d'une fois, pour faire sauter d'un seul coup des villes entières,
les

vous ayez été
ici quatre gui-
choter des cu-
tens, quel-
e grill: l'écu-
que la peau et
ant de vous oc-
et de nos flot-
e de solides,

E à Projets

st fâcheuse ;
ois dernière-
d'y compo-
les navires
us active ra-
, & j'eus le
enteur. En
ret. Louis
uer que les
représentait
affreuse ,
e qu'il n'y
chines in-
une fois,
entieres,
les

les arracher de leurs fondemens et en disperser
les débris avec les membres déchirés et palpitans
des habitans surpris dans les bras du sommeil ?

L O R D N O R T H .

Votre projet seroit excellent , si vous ne le teniez
pas d'un François. Il seroit à craindre que , si nous
commençons les premiers à en faire usage , cet e-
xemple ne les autorisât à s'en servir contre nous ;
ce qui pourroit nous devenir très funeste.

Les Faiseurs de Projets se retirent.

D I A L O G U E IX.

LORD NORTH, un PHILOSOPHE.

LE PHILOSOPHE.

Vous avez, Mylord, dédaigné souvent mes avis salutaires. Je vous aurois abandonné dans la situation désespérante où vos funestes conseils viennent de réduire l'Angleterre, si mon amour pour la patrie ne l'emportoît sur mon amour-propre Philosophique.

LORD NORTH.

Au moins nous aurons la consolation de terrasser nos ennemis dans un beau mémoire justificatif que nous allons faire circuler dans toutes les cours de l'Europe.

LE PHILOSOPHE.

A quoi cela peut-il servir ?

LORD NORTH.

Que devons nous faire, tandis qu'ils s'efforcent de nous noircir dans tous les pays ?

L E

LE PHILOSOPHE.

! Nous taire et les battre.

L O R D N O R T H.

Votre Génie, Monsieur, a percé les profondeurs des sciences les plus abstraites : vous avez, dans des écrits immortels, jugé les Rois et les nations, les hommes et les choses : Daignez développer, avec la franchise qui vous est naturelle, vos idées sur la guerre présente.

LE PHILOSOPHE.

Je vous l'ai dit, il y a longtems, Mylord ; elle est barbare et dénaturée, et les Auteurs ont trahi leur Roi, leur patrie, l'humanité. Il est cependant un moyen de sauver notre honneur dans cette crise perilleuse : que dis-je ? il l'aube, à la fois, notre honneur et nos intérêts.

L O R D N O R T H.

Quel est ce précieux moyen ? vous avez excité toute ma curiosité ; je suis impatient de le connaître.

H 3

L E

L E

LE PHILOSOPHE.

Commencez par proclamer l'indépendance des treize Colonies révoltées, de la Floride et du Canada.

LORD NORTH.

Est-ce là votre beau projet ?

LE PHILOSOPHE.

Ensuite, renoncez, d'une manière non moins solennelle, à la Jamaïque, aux Barbâdes et à toutes vos Isles sous le vent.

LORD NORTH.

Vous perdez la tête.

LE PHILOSOPHE.

Quand nous aurons déclaré tous ces pays indépendans, fait alliance avec les habitans, qu'ils auront établi leur Gouvernement sur une base ferme, et que leur neutralité les mettra à l'abri de l'invasion de nos ennemis; nous prodamerons, avec le même droit et la même solennité, l'indépendance de tous les établissemens des autres nations de l'Europe en Amérique.

LORD

LORD NORTH.

Mais si les Colons, sujets de l'Espagne et de la France refusent la liberté que, nous leur offrirons, que faudra-t-il faire ?

LE PHILOSOPHE.

Nous les forcerons à l'accepter. Nos anciens sujets les Américains, seront nos amis ou resteront neutres. Avec les forces que nous employons actuellement contre les infurgens, rassemblées et dirigées contre la Martinique, St. Domingue, la Grenade, Cuba, le Perou, le Mexique, la Louisiane &c., nous pouvons nous promettre de succès d'autant plus faciles, que ces pays ont de nos is bien plus puissants de secouer le joug que n'en ont eu nos colonies: ce parti est le seul qui nous reste: toute ma crainte est qu'il ne soit même trop tard d'y avoir recours; et que les François, les Espagnols et nos Colonies révoltées ne nous chassent entierement de l'autre hémisphere.

LORD NORTH.

Mais, le Portugal, la Hollande, et même le Danemark, ne mériteroient pas de partager le sort des François et des Espagnols.

pendance des
le et du Canada.

non moins so-
es et à toutes

s pays indé-
, qu'ils au-
suffe ferme, et
l'invasion de
même droit
tous les éta-
Amérique.
LORD

LE PHILOSOPHE.

Aussi ne les attaquerions nous pas. Lorsque l'A-mérique Angloise, Espagnole et Françoisé seroit libre ; nous proposerions aux Hollandois , aux Portugais et aux Danois , ou de rendre également leurs propres Colonies indépendantes , ou de renoncer à la liberté de commerce dans tous les pays que nous aurions affranchis. Il est vrai qu'il seroit difficile de les assujettir à cette dernière alternative ; mais la crainte de voir leurs Colonies s'avancer d'elles mêmes à l'indépendance par l'exemple des autres , ne contribueroit pas peu à les déterminer à un sacrifice qui seroit amplement racheté par le commerce libre avec toutes les Colonies des autres peuples. La Hollande consentiroit d'autant plus volontiers à cette proposition , que ce petit pays ne peut fournir qu'à ses dépends des habitans pour former et entretenir des Colonies agricoles , éloignées.

L O R D N O R T H.

Ce projet présente de beaux côtés : avouez moi cependant qu'il n'est gueres philosophe d'égorger des hommes pour leur faire accepter la liberté.

s pas. Lorsque l'A-
et François seroit
ollandois, aux Por-
dre également leurs
, ou de renoncer à
s les pays que nous
n'il seroit difficile de
lternative; mais la
avancer d'elles mé-
e des autres, ne con-
er à un sacrifice qui
commerce libre avec
uples. La Hollan-
volontiers à cette
e peut fournir qu'à
mer et entretenir

T H.

tés: avouez mol
sophe d'égorger
r la liberté.

L I

LE PHILOSOPHE.

Je doute qu'en portant la liberté aux habitans des établissemens étrangers en Amérique, il soit nécessaire d'en venir à ces cruelles extrémités. On pourroit frapper en Europe des coups, dont l'effet se feroit sentir dans les pays que l'on voudroit rendre libres. Après tout, le bien de l'humanité est préférable à celui d'une nation. Il s'agit de couper pour toujours la racine de guerres futures; et je ne vois pas de moyen plus efficace. Depuis deux cens ans le sang ne coule que pour de misérables intérêts de commerce. Pendant bien des siècles encore, le sang Anglois, François, Américain, rougira la surface des mers, si l'Amérique ne devient pas entièrement libre: une haine invétérée, un ressentiment implacable ne cessera d'armer ces trois nations et de causer, à chaque instant, des embrasemens généraux et affreux. Daignez seulement vous rappeler une des dernières scènes que cette malheureuse guerre a produite. Mettez-vous devant les yeux la rencontre de notre frégate le *Quebec* avec la frégate Française la *Surveillante*. Je ne sache pas qu'il y ait de spectacle plus intéressant pour un vrai philosophe, plus attendrissant pour un cœur sensible. Figurez-vous deux hommes, également vaillans, qui respectent peut-être leur mérite réciproque, brûlant de fureur et de rage à la vue l'un de l'autre pour un fu-
tils

II 5

tile point d'honneur national. Ils sont à peu-près
 égaux en force; ils ne peuvent gueres se promettre
 de l'avantage l'un sur l'autre: ils ne laissent pas de
 se lancer le feu, le fer et la mort: voyez les
 au milieu d'une troupe de corps étendus sans vie,
 mutilés, ou rendant le dernier soupir: rapellez-
 vous combien ces frêles machines ont coûté de soin
 à la mère qui les allaita, aux maîtres qui ont per-
 fectionné leurs facultés intellectuelles ou physiques,
 à la patrie qui veilla à leur défense: pensez à présent que
 les fruits amers de la victoire ne seront que pour des
 ambitieux qui n'ont point partagé le péril: envain
 chercherions-nous à le dissimuler: les François
 voient dans ces affreux momens, la mort d'un oeil
 aussi sec que les Anglois. La soit de vanger leurs
 anciennes injures leur inspire autant d'acharnement
 que l'animosité Nationale peut nous en inspirer
 contre eux: jusqu'à quand les malheureux humains,
 victimes insensées de leurs folies, vont-ils gaiement
 à la mort pour servir l'ambition ou la vaine gloire
 de quelques chefs de nations; que souvent même
 ils n'ont jamais vus? Ecoutez, Mylord, quand les
 nations ne pourront plus disputer sur les mers que
 d'industrie et d'émulation, ne voyez-vous pas dis-
 paroître les germes empoisonnés, féconds et sans ces-
 se renaissans de cet horrible état qui rend l'homme
 le plus grand ennemi de l'homme? En un mot,
 si la paix perpétuelle pouvoit être plus que le rêve
 des hommes de bien, quel événement pourroit l'ac-
 célérer davantage que l'indépendance des deux Ame-
 riques

Ils sont à peu-près
gueres se promettre
ils ne laissent pas de
la mort: voyez les
étendus sans vie,
er soupir: rapellez-
es ont coûté de soin
maîtres qui ont per-
ucelles ou physiques,
pensez à présent que
ront que pour des
gé le péril: envain
ier: les François
la mort d'un oeil
oit de vanger leurs
ant d'acharnement
nous en inspirer
heureux humains,
font-ils gaiment
u la vaine gloire
e souvent même
ylord, quand les
sur les mers que
ez-vous pas dis-
onds et sans ces-
i rend l'homme
? En un mot,
plus que le rêve
t pourroit l'ac-
les deux Amé-
riques

riques? Si vous ne pouvez éteindre la rage d'avoir des Colonies, transportez en dans les terres incultes de votre propre pays; et avant de répandre votre population au dehors, voyez si, au dedans, elle est aussi florissante qu'elle peut l'être. Bornons-nous aux limites que la nature nous a fixées: tous nos efforts pour soutenir notre puissance extérieure ne peuvent plus être que les convulsions de la mort.

L O R D N O R T H .

Ainsi votre projet seroit de réduire notre Empire à l'Île de la Grande-Bretagne,

L E P H I L O S O P H I E .

Oui Mylord. La nature a évidemment formé chaque Île pour se suffire à elle-même et être le siège de la liberté, et la Grande-Bretagne, qui est la plus grande de toutes, pour être le modele et la protectrice des autres. Ainsi l'Irlande devroit ne nous être attachée que par une alliance étroite à la quelle sa situation et son intérêt l'engagent assez. Ainsi nous pourrions abandonner Minorque et forcer les Espagnols à quitter l'Île Majorque et les François, l'Île de Corse.

L O R D

L O R D N O R T H .

Votre projet respire l'enthousiasme d'un honnête homme, d'un bon patriote, d'un ami de l'humanité. Mais les tems ne sont pas encore mûrs pour un projet si relevé. Je vous avouerai même que votre système s'offre sous un air de grandeur, qui m'en impose. Je connois votre désintéressement. Je n'ose vous proposer les récompenses publiques que vos talens mériteroient.

L E P H I L O S O P H E .

Je ne veux rien. Je n'attends pas même les applaudissemens du siècle présent. Mon cœur me dit que j'aurai l'aveu de toutes les ames libres et sensibles et le suffrage de la postérité.

~~~~~

R T H.

ousiasme d'un hon-
e, d'un ami de l'hu-
it pas encore mûrs
vous avouera même
s un air de gran-
nnois votre défini-
oposer les recom-
mériteroient.

P H E.

pas même les ap-
Mon cœur me
es ames libres et
ité.

